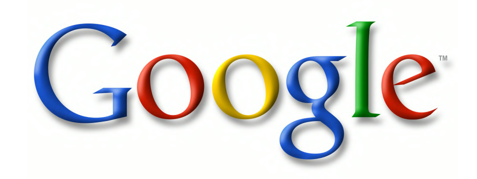
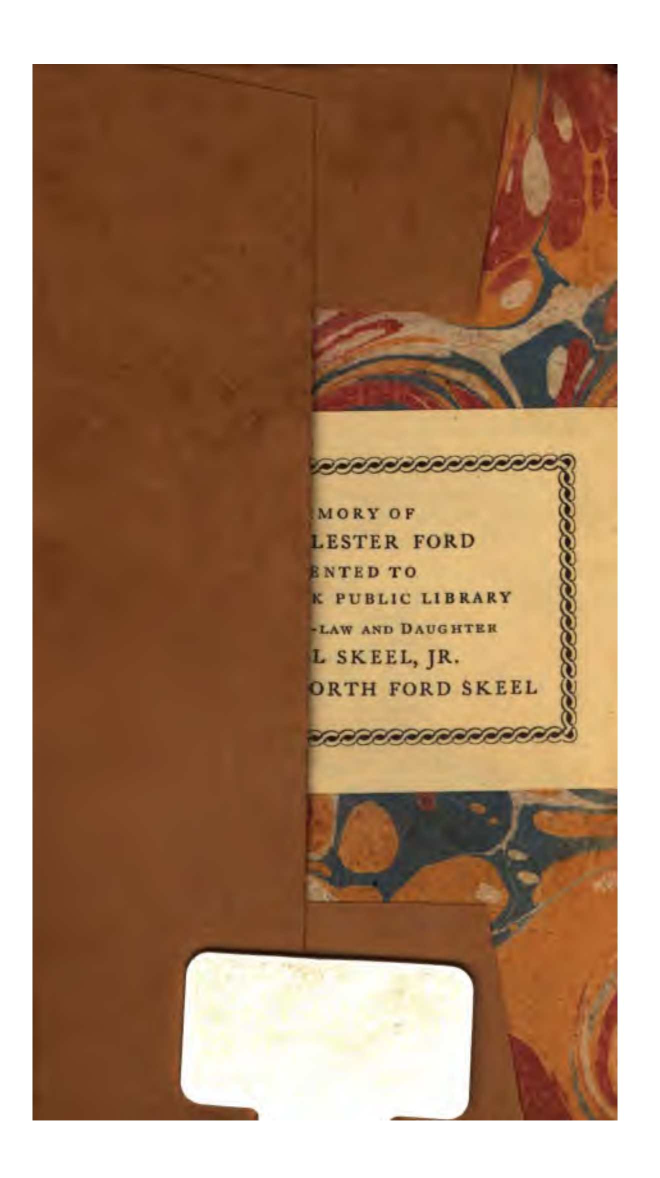



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00104627 9



MORY OF
LESTER FORD
ENTED TO
K PUBLIC LIBRARY
-LAW AND DAUGHTER
L SKEEL, JR.
ORTH FORD SKEEL



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-TROISIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-TROISIEME.

Contenant la ſuite du IIe. & le IIIe. Dialogue de *Rousseau* Juge de *Jean Jaques.*



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

M.L.

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES:

DIALOGUES.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JAQUES.



Suite du deuxieme Dialogue.

LE FRANÇOIS.

L'AVIDITÉ ne raisonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveilles quand on examine les allures de vos Messieurs, & leurs singuliers raisonnemens qui les déceleroient bien vite aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familiérement j'ai senti bientôt & je sens mieux chaque jour que les vrais motifs

qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, & parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manége il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beau-

coup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux comme tous les contemplatifs : mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce soit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa maniere. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue : il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, & que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil sans le con-

cours de la volonté : on laisse à tout cela suivre sa marche, & l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose ; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos ; elle est une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la seule idée l'accable & le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son tems, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir ; il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise : mais ce seroit pour lui le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatigant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure & non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son

tems qu'une simple au moment pres-
crit.

A-t-il une affaire, une visite, un voyage à faire, il ira sur le champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est!

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'est pas sa raison qui l'empêche de l'être, c'est sa paresse; car les caprices sont des secousses de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne sait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie suivre une impression purement machinale qui l'entraîne sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès sa jeunesse le joug propre des ames foibles & des vieil-

fards, favoir celui de l'habitude. C'eft par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier ; fans autre motif fi ce n'eft qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la fuivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il eft incroyable à quel point cette pareffe de vouloir le fubjugue. Cela fe voit jufques dans fes promenades. Il répétera toujours la même jufqu'à-ce que quelque motif le force abfolument d'en changer : fes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce-que cela fe fait fans avoir befoin d'y penfer. Il iroit de cette façon toujours rêvant jufqu'à la Chine fans s'en appercevoir ou fans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaifent ; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction eft néceffaire pour tourner & revenir fur fes pas, & en compagnie il fe met fans y penfer à la fuite des autres pour n'avoir pas befoin de penfer à fon chemin ; auffi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait feul.

Tous les hommes font naturellement pareffeux, leur intérêt même ne les

anime pas, & les plus pressans besoins ne les font agir que par secousses; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours : c'est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher son bonheur loin de lui est le seul qui connoisse l'incurie & les doux loisirs, & J. J. est cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'est plus uniforme que sa maniere de vivre : il se leve, se couche, mange, travaille, sort & rentre aux mêmes heures, sans le vouloir & sans le savoir. Tous les jours sont jettés au même moule; c'est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre regle : il la suit très-exactement sans y manquer & sans y songer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur, & lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence & le besoin

d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens & par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le tems de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit sans cesse le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations & d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du

ſien. C'eſt par pareſſe, par nonchalance, par averſion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la muſique. Il fait ſa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de ſa journée, de ſon tems, de ſon travail, de ſon loiſir à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun ſouci de rien, il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire, il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le ſoir quand il ſe délaſſe & ſe promene, ſon ame ne ſort du calme que pour ſe livrer à des émotions délicieuſes ſans qu'il ait à payer de ſa perſonne, & à ſoutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou ſavantes converſations qui feroient le tourment de ſa vie ſans flatter ſa vanité.

Il travaille lentement, peſamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence ſans ceſſe, cela l'a forcé de taxer haut ſon ouvrage, quoiqu'il en ſente mieux que perſonne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni ſoins pour lui faire valoir ſon prix; & il y met des attentions qui ne ſont pas ſans effet & qu'on attendroit en vain des autres copiſtes. Ce prix même quelque fort qu'il ſoit ſeroit peut-être

au-dessous du leur, si l'on en déduit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manières dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent, & s'en afflige; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acquis par son travail, sa situation présente est du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens & qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des privations, des souffrances; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés: en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer

long-tems encore à son travail ; sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems ; un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentissage d'une frugalité bien austére. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il sent & prévoit très bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en tourmenter, & ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à

---

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs, la mauvaise volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, & qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, & laisse le soin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup; travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes choses sans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il consacra si cruellement pour lui & si peu utilement pour les autres, au triste métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple & laborieuse n'est pas jouée, elle seroit sublime dans un célèbre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raison, mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte, ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans

le détail de l'emploi de ses journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour son humeur & pour sa santé ; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu, puis un monstre de scélératesse, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan, sensible, il est vrai, jusqu'au transport, idolâtre du beau, passionné pour la justice, dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élévation, mais dont l'état habituel fut & sera toujours l'inertie d'esprit & l'activité machinale, & pour tout dire en un mot, qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite est de se retrouver dans sa vieillesse à-peu-près au même rang où il est né, sans avoir jamais beaucoup ni monté, ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la

nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces ſolutions ſi ſimples & pour moi ſi claires de mes premiers doutes m'ont fait ſentir de plus en plus que j'avois pris la ſeule bonne route, pour aller à la ſource des ſingularités de cet homme tant jugé & ſi peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'eſt pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de ſa conduite; des gens ſi fins ne s'en douteront jamais (8), mais c'eſt de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les ſavoir.

---

(8) Les gens ſi fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Auſſi les obſervations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par haſard, ne font point autorité chez les ſages.

Je ne connois pas deux François qui puſſent parvenir à me connoître, quand même ils le deſireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme eſt trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis ſeulement que je n'en connois pas deux.

Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune: mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts, de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à sa place, & souvent ils rencontrent juste parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en font le cortege, & sur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du présent & qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'âme, quel-

ques-uns peut-être que c'est par une héroïque vertu, & tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir, mais il n'y en a point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines & dont le public se doute le moins est qu'impatient, emporté, sujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais desir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit

aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même, & trop avide de son propre bien pour avoir le tems de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d'amour-propre, d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïsme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes & qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté, ni au-dessus, ni au-dessous de personne, & que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il peut leur dérober sont

donnés à ses rêveries ; il sait se soustraire aux idées déplaisantes & se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le seroit-il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir ? Il s'en venge en n'y pensant point, non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux & voluptueux, comment seroit-il haineux & vindicatif ? Voudroit-il changer en supplices ses consolations, ses jouissances & les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici-bas ? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, & la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer ; mais ce triste & cruel plaisir dévore & consume celui qui s'y livre ; il le rend inquiet, actif, intrigant : la solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires, sa passion animée par ses chagrines réflexions cherche à se satisfaire, & bientôt quittant sa sombre retraite il court attiser

dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront surement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussitôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires & déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, & sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui, & où son cœur s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'est permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper.

Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes, sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est-là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

Eh comme vous vous abusez! Les bons peignent les méchans sans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'ose peindre son semblable; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon?

LE FRANÇOIS.

Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver!

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, & je ne crois pas qu'il s'ensuive de-là que je sois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'enfuit tout le contraire, & non-seulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, & les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y est occupé, quelle espece de charme a pu l'y attirer

& l'y retenir. Dans sa jeunesse & durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé, il se livre à son goût dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente, ni ne le ronge; il ne le rend ni triste, ni sombre; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir & la mort. Il y trouve le repos d'esprit, la douceur d'ame, la santé, la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans

cette

cette douceur? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes & de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? Pourquoi noyer son cœur de fiel & de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait, ni par la raison, ni par la volonté; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute; mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans s'est livré aux seules impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le menent pas toujours dans la bonne route; rarement elles le menent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ses vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence: sa paresse la lui a donnée, & sa raison l'y a souvent confirmé: ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus sublime & beaucoup plus difficile que celle même de

faire du bien : car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout-à-fait d'agir, & selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à une philosophie ostentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à sa paresse, mais qui se change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille. Ils sont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent sans crainte les tentations auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible

J. J. de n'oser se fier à la sienne & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable, & ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir, faux, fourbe, traître & méchant, peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang, n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de

pure formule & que font également bons & mauvais, amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire & font peu de sensation, a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide en ôtent la jouissance & le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop desiré le bonheur pour desirer beaucoup la richesse, & s'il

eut quelques momens d'ambition, ses desirs comme ses efforts ont été vifs & courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, & retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il fut toujours si peu agissant, si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendoit impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est & fut toujours J. J.; ardent & vif par

tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise, & c'est beaucoup s'il l'est toujours, même aujourd'hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carriere il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincérement dit à Dieu, *que ta volonté soit faite*, & ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dût souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtoient. En desirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre

en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle sembloit exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractere celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que desirer & jouir ne sont pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites & douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux & plus riche par

là possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins desirables, qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejette obstinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés? Il les sent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage & se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter, & s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Con-

me il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes & déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeller, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux de son enfance & de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere & qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, & vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans & presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui

demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame est le pardon des injures & l'amour de ses ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il jusqu'à celle-là? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si son naturel aimant & paisible le mene où l'auroit mené la vertu? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue? Je l'ignore; il l'ignore lui-même. Comment sauroit-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles & déchirantes n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix, elle les tyrannise, & n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà passé sa maturité de l'âge & ignoroit encore

l'adverſité. Il a dignement exécuté ce projet juſqu'au tems des malheurs de ſa vie; dès-lors il s'eſt vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ſes douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour ſoutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeller l'effroyable tiſſu quand il s'y ſeroit obſtiné. Sa mémoire a refuſé de ſe ſouiller de ces affreux ſouvenirs; il ne peut ſe rappeller l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaiſir. Ceux où il fut la proie des méchans en ſeroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus ſi funeſtes, ſi les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait ſouffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faiſant rejetter tout ſentiment douloureux écarte de ſon ſouvenir tout objet déſagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenſes, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ſes ennemis, mais il ne penſe point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, ſans ceſſe occupés de lui pour l'enlacer de plus

en plus dans leurs piéges, & ne le trouvant ni aſſez attentif pour les voir, ni aſſez actif pour s'en défendre, ils ſont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît ſans crainte de repréſailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent auſſi de lui. Il s'aime & ils le haïſſent; voilà l'occupation des uns & des autres; il eſt tout pour lui-même, il eſt auſſi tout pour eux: car quant à eux ils ne ſont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. ſoit miſérable, ils n'ont pas beſoin d'autre bonheur. Ainſi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il eſt poſſible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les reſſources que l'innocence peut tirer d'elle-ſeule pour les ſupporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela eſt d'entendre vos benins Meſſieurs, ſe lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un ſentiment auſſi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût inſenſible ou

ſtupide pour ne pas voir & ſentir ſon état; mais il s'occupe trop peu de ſes peines pour s'en affecter beaucoup. Il ſe conſole avec lui-même des injuſtices des hommes; en rentrant dans ſon cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il eſt ſeul, il eſt heureux, & quand le ſpectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dériſion l'indignent, c'eſt un mouvement paſſager qui ceſſe auſſi-tôt que l'objet qui l'excite a diſparu. Ses émotions ſont promptes & vives, mais rapides & peu durables, & cela ſe voit. Son cœur tranſparent comme le criſtal ne peut rien cacher de ce qui s'y paſſe; chaque mouvement qu'il éprouve ſe tranſmet à ſes yeux & ſur ſon viſage. On voit quand & comment il s'agite ou ſe calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & ſi-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui eſt impoſſible d'en retenir ou diſſimuler un moment l'impreſſion, J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde ſur ſon caractere; mais pour peu qu'on le tire de ſa chere inertie, ce qui par malheur n'eſt que trop aiſé, je le défie de cacher à perſonne ce qui ſe paſſe au

fond de ſon cœur, & c'eſt néanmoins de ce même naturel auſſi ardent qu'indiſcret qu'on a tiré par un preſtige admirable, le plus habile hypocrite & le plus ruſé fourbe qui puiſſe exiſter.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans eſt la prudence, c'eſt-à-dire, la diſſimulation. Ayant tant de deſſeins & de ſentimens à cacher, ils ſavent compoſer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, ſe rendre maîtres des apparences. Ils ſavent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de ſageſſe les noires paſſions dont ils ſont rongés. Les cœurs vifs ſont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans ſont froids, poſés, le venin ſe dépoſe & ſe cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: juſqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas ſeulement des tempéramens, mais auſſi de la nature des paſſions. Celles des cœurs ardens & ſenſibles étant l'ouvrage de la nature, ſe montrent en dépit de celui qui les a; leur

premiere explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou par sa voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens & vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, & si-tôt que le signe de la colere s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, si doux, si patiens, si modérés à l'extérieur, en-dedans sont haineux, vindicatifs, implacables; ils savent conserver, déguiser, nourrir leur rancune

jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent, les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les ames d'une haute trempe sont néanmoins très-souvent de celles-ci, comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contrepoids de la sensibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne restent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & sensibles qui ne laissent pas d'être méchans, haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité; celle des sentimens & celle des idées. Les ames sensibles s'affectent fortement & rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'œil, à la voix, au visage ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux, dans le geste & accompagne la parole,

mais par des ſignes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & paſſionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produiſent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur eſprit toujours préſent & pénétrant leur fournit ſans ceſſe des penſées neuves, des ſaillies, des réponſes heureuſes ; quelque force & quelque fineſſe qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le ſel de leurs réparties, & ne reſtent jamais court. Dans les choſes même de ſentiment ils ont un petit babil ſi bien agencé, qu'on les croiroit émus juſqu'au fond du cœur, ſi cette juſtèſſe même d'expreſſion n'atteſtoit que c'eſt leur eſprit ſeul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils ſentent, ſoignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La peſante ſucceſſion du diſcours leur eſt inſupportable ; ils ſe dépitent contre la lenteur de ſa marche ; il leur ſemble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils ſentent devroit ſe faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre ſans le froid miniſtere de la parole. Les idées ſe préſentent d'ordinaire aux gens d'eſ-

prit en phrases tout arrangées ; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage ? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses ; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos ? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits, aussi étourdis, aussi stupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, sensible & tendre, soit jamais un homme bien preste à la riposte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs sensibles des cerveaux brûlés dont le seul desir de briller anime les discours, les actions, les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des

femmes, jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent sur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leurs cœurs vides de tout sentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement sensible & remarquable au-dehors. Ainsi tranquilles & de sang-froid sur toutes choses, ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laissant jamais échapper aucune occasion, s'occupent sans cesse avec un succès qui n'a rien d'étonnant, à rabaisser leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans ou malfaisans, ce n'est pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre passion que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient une véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seule-

ment s'aimer eux-mêmes ; ils ne ſavent que haïr ce qui n'eſt pas eux.

Celui qui fait régner ſur ſon propre cœur, tenir toutes ſes paſſions ſous le joug, ſur qui l'intérêt perſonnel & les deſirs ſenſuels n'ont aucune puiſſance, & qui, ſoit en public, ſoit tout ſeul & ſans témoin ne fait en toute occaſion que ce qui eſt juſte & honnête, ſans égard aux vœux ſecrets de ſon cœur : celui-là ſeul eſt homme vertueux. S'il exiſte, je m'en réjouis pour l'honneur de l'eſpece humaine. Je ſais que des foules d'hommes vertueux ont jadis exiſté ſur la terre ; je ſais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les ſiecles modernes, & parmi nous j'ai vu George Keith ſuivre encore leurs ſublimes veſtiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocriſie & vanité. Mais ce qui ſe rapproche un peu plus de nous, ce qui eſt du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'eſt un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des paſſions expanſives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à deſirer, mais ſenſible, affectueux dans

ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choses, & pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austeres devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats,

mais non moins ſimples que dans ſa premiere groſſiéreté. Les fantaiſies d'autorité, de célébrité, de prééminence ne ſont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui eſt vraiment louable & qu'il poſſède en effet. L'eſprit, les talens ne ſont pour lui que des ornemens du mérite & ne le conſtituent pas. Ils ſont des développemens néceſſaires dans le progrès des choſes & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais ſubordonnés aux facultés plus précieuſes qui rendent l'homme vraiment ſociable & bon, & qui lui font priſer l'ordre, la juſtice, la droiture & l'innocence au-deſſus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute choſe le joug de la néceſſité & à s'y ſoumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à ſon cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injuſtices de la fortune & des hommes choiſit ſon heure & non pas la nôtre, & dont les vues ſont trop au-deſſus de nous pour qu'elle nous doive compte de ſes moyens. L'homme de la nature eſt aſſujetti par

elle & pour sa propre conservation à des transports irascibles & momentanés, à la colere, à l'emportement, à l'indignation; jamais à des sentimens haineux & durables, nuisibles à celui qui en est la proie, & à celui qui en est l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne; enfin l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-même & de son existence, sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes, & sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation, sans apprêt, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, & aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, simple & routiniere, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve, montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il se lasseroit

enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, & si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triste & sombre, il dépériroit. Au contraire (9) il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité; il occupe son corps & repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé décline & succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-tems.

lui

lui l'homme de ses livres ; sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire ; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire ; qu'un homme aussi timide, aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pau-

vreté d'esprit, une vanité si puérile, un jugement si borné, que quiconque peut s'y résoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes observations, il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnant faussement pour l'auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conséquence de *tout ou rien*.

Une chose encore animoit le zele de mes recherches. L'auteur du Devin du Village, n'est pas, quel qu'il soit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur, un charme, une simplicité sur-tout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse morale : il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni har-

monie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, & cependant la piece touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les cœurs tire-t-il sa source? Cette source unique, où nul autre n'a puisé, n'est pas celle de l'hypocrene: elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi singulier que la piece est originale. Si connoissant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village sans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit sans balancer, c'est celui de la nouvelle Héloïse, c'est J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéresse & touche comme Julie sans magie de situations, sans apprêts d'événemens romanesques, même naturel, même douceur, même accent; elles sont sœurs ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que J. J. se donne faussement pour l'auteur de cette piece & qu'elle est d'un autre: qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il est fait. Si ce n'est pas J. J., il doit du moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales, si

caractérisées se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique, puisqu'il n'en sait pas faire ; mais je suis sûr que, s'il en savoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette musique est de lui ; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas : que dois-je croire ? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article, qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute ; & je m'y suis pris de la façon la plus courte, la plus sure pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez présenté de la musique à lire, & voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'est point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit ; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquesol, ni pour

un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me semble, aussi directement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin, vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savoit pas composer?

ROUSSEAU.

Je n'en sais rien; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres; & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il fait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je sais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est

valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui est curieux! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il? Il fit le fier, sans doute, & rejetta la proposition avec hauteur?

ROUSSEAU.

Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, & me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. « Considérez, me dit-il, quelle différence
» vingt-cinq ans d'intervalle, de longs
» serremens de cœur, les ennuis, le
» découragement, la vieillesse doivent
» mettre dans les productions du mê-
» me homme. Ajoutez à cela la con-
» trainte que vous m'imposez, & qui
» me plaît parce que j'en vois la rai-
» son, mais qui n'en met pas moins
» des entraves aux idées d'un homme
» qui n'a jamais su les assujettir, ni
» rien produire qu'à son heure, à son
» aise & à sa volonté.

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, & dont le style assez semblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel, tout aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. " Le „ desir, me dit-il, que je vous ai vu de „ me voir réussir m'a fait réussir davan„ tage. La défiance m'étourdit, m'appe„ santit, & me resserre le cerveau com„ me le cœur; la confiance m'anime, „ m'épanouit & me fait planer sur des „ aîles. Le Ciel m'avoit fait pour l'ami„ tié : elle eût donné un nouveau res„ sort à mes facultés, & j'aurois dou„ blé de prix par elle „.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu

vérifier par moi - même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes ; & me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris & qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, & j'y ai trouvé une uniformité de style & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, & cet accent se fait par-tout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe

au faire des Peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espece, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort & du doux; vrai caractere d'une bonne mélodie; cette mélodie y est toujours une & bien marquée, les accompagnemens l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs; *doux*, *plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom, car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique, on n'y trouvera ni ressemblances, ni réminiscences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais, soit que ces imitations soient des ren-

contres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie ; je dis que l'abondance des idées dont il est plein & qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue ; c'est paresse ou précipitation, mais ce n'est pas pauvreté : il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

---

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi ; comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde ; tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui sont de M. Cahusac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle ; 3°. & l'entrée des Bergeres que, sur les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai sur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes & tantôt je ne sais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, pas-

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sures qui ne le laissent ni détruire ni diviser: car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me semble, une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur (11).

---

sionné pour la musique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

(11) J'ai mis fidellement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris, & dont j'ai

Tout ce qui eſt ſorti de la plume de J. J. durant ſon effervеſcence porte une empreinte impoſſible à méconnoître & plus impoſſible à imiter. Sa muſique, ſa proſe, ſes vers, tout dans ces dix ans eſt d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répete, ſi j'ignorois quel eſt l'auteur du Devin du Village, je le ſentirois à cette conformité. Mon doute levé ſur cette piéce acheve de lever ceux qui pouvoient me reſter ſur ſon auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'eſt pas de lui, ne ſert plus qu'à détruire dans mon eſprit celle des crimes dont

---

rois beaucoup retranché ſi je n'y avois laiſſé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût diſcerner tout ce qu'on m'attribue auſſi fauſſement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux & juſques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles ſoient groſſieres & malhonnêtes, pourvu que les airs ſoient mauſſades & plats, on m'accordera volontiers le talent de compoſer de cette muſique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus conſtante de ces Meſſieurs & la plus ſure pour me décrier.

on l'accuſe, & tout cela ne me laiſſe plus qu'une ſurpriſe ; c'eſt comment tant de menſonges peuvent être ſi bien prouvés.

J. J. étoit né pour la muſique ; non pour y payer de ſa perſonne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & ſur l'art ſont fécondes, intariſſables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus ſimples qui facilitent, les unes la compoſition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admiſes que d'être propoſées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, ſûr d'avance qu'elle ſeroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs ſur les mêmes paroles, ſans que cette abondance lui coûte ou l'épuiſe. Je l'ai vu lire auſſi fort bien la muſique, mieux que pluſieurs de

(*) Les Editeurs ſont perſuadés que l'Auteur a laiſſé quelques écrits ſur la découverte intéreſſante dont il parle, mais il ne leur a pas été poſſible de les recouvrer.

moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste & languissant, mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît & le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé ; il croyoit se sentir fait pour l'être : il satisfait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodiga son tems & ses soins à les attirer, à les caresser ; il

étoit l'ami, presque l'esclave de son chien, de sa chatte, de ses sereins: il avoit des pigeons qui le suivoient par-tout, qui lui voloient sur les bras, sur la tête jusqu'à l'importunité: il apprivoisoit les oiseaux, les poissons avec une patience incroyable, & il est parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot, ses amusemens, ses plaisirs sont innocens & doux comme ses travaux, comme ses penchans; il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à satisfaire, & pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui falloit que la santé, le nécessaire, le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en soi, ne peut être affecté long-

tems par hypocrisie. Quant à ce qui quoique vrai n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en sont que des conséquences, qu'en raisonnant bien, chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme & son caractere. Je ne saurois aller plus loin, sans manquer aux engagemens par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger &

attendre de J. J. est qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raisonnée de sa conduite en toute occasion; car il seroit injuste & absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela est de m'assurer, que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait: ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs, ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées, je vous ai suivi dans les vôtres, & si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier.

Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus ; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inalliables avec les noires & fougueuses passions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon regiftre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

dès la premiere esquisse nos Messieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudroit, pour démêler surement la vérité, des observations impartiales, & quelques précautions que vous ayez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire, n'est pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïssent point J. J., c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtriere. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard.

ce qu'elles ont vu par elles-mêmes; ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie ensuite d'avoir empruntés; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les paymens qu'on lui fait, de mille autres imputations pa-

veilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres ; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit, dès qu'il paroissoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos & de ses manieres. Cet homme qui vous paroît si doux, si sociable, fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances, & vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, & s'extasie avec des chimeres : mais s'il méprise & repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête, modeste, on l'a trouvé cynique & débauché ; il se van-

toit de bonnes mœurs, & il eſt pourri de vérole; il ſe diſoit déſintéreſſé, & il eſt de la plus baſſe avidité; il ſe diſoit humain, compatiſſant, il repouſſe durement tout ce qui lui demande aſſiſtance; il ſe diſoit pitoyable & doux, il eſt cruel & ſanguinaire; il ſe diſoit charitable, & il ne donne rien à perſonne; il ſe diſoit liant, facile à ſubjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en eſt dédaigné: on a beau prendre en l'accoſtant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui ſignifier net qu'on va ſe tuer à l'inſtant ſi l'on n'eſt admis, il n'eſt ému de rien, il ſeroit homme à laiſſer faire ceux qui ſeroient aſſez ſots pour cela, & les plaignans qui affluent à ſa porte s'en retournent tous ſans conſolation. Dans une ſituation pareille à la ſienne, ſe voyant obſervé de ſi près, ne devroit-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres, les noires impreſſions qu'ils ont ſur ſon compte; à ſubſtituer dans leurs ames la bienveillance à l'eſtime

qu'il

qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage & par ses rudes manieres à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur, si repoussant, si peu traitable, ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré son caractere & qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu : mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes seul contre tous; la vraisemblance est-elle pour vous? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de

tout le public? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noirceur de ses ennemis? Prenez garde, Monsieur Rousseau; c'est vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier & le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste & sensé sur la terre? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous, toutes vos observations sont anéanties, & vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette

ſeule objection, mais répondez juſte, & je me rends ſur tout le reſte.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchiſe pour franchiſe, je commence par vous déclarer que cette ſeule objection à laquelle vous me ſommez de répondre, eſt à mes yeux un abyme de ténebres où mon entendement ſe perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à ſon égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empreſſe d'adopter un plan ſi exécrable, la lui rend incompréhenſible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes: il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les mépriſe, ni ne les conçoit; il ne ſait pas ce que c'eſt. Son ame incapable de haine aime mieux ſe repoſer dans cette entiere ignorance, que de ſe livrer par des interprétations cruelles, à des ſentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut eſtimer. J'approuve cette diſpoſition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un ſentiment

de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me ſurprends ſouvent à les juger malgré moi : ma raiſon fait ſon office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'eſt pas ma faute ſi ce jugement leur eſt ſi déſavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre aſſentiment au réſultat de mes recherches de la ſolution de votre objection, il y a grande apparence que me laiſſant dans mon opinion vous reſterez dans la vôtre : car j'avoue que cette ſolution m'eſt impoſſible, ſans néanmoins que cette impoſſibilité puiſſe détruire en moi la perſuaſion commencée par la marche clandeſtine & tortueuſe de vos Meſſieurs, & confirmée enſuite par la connoiſſance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin ſe briſent contre cet axiome qui m'entraîne irréſiſtiblement, que la même choſe ne ſauroit être & n'être pas, & tout ce que diſent avoir vu vos Meſſieurs eſt, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je ſuis certain d'avoir vu moi-même.

J'en uſe dans mon jugement ſur cet homme comme dans ma croyance en

matiere de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial?

Ne cherchant pas à vous surprendre je vous devois d'abord cette déclaration. A présent jettons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour chercher s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale & qui fait la base de

toutes les autres, eſt celle que vous m'avez ci-devant propoſée ſur le concours unanime de toute la génération préſente à un complot d'impoſtures & d'iniquité, contre lequel il ſeroit, ou trop injurieux au genre-humain de ſuppoſer qu'aucun mortel ne reclame s'il en voyoit l'injuſtice, ou, cette injuſtice étant auſſi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le ſens commun de croire qu'elle n'eſt apperçue par perſonne autre.

Faiſons pour un moment cette ſuppoſition triviale que tous les hommes ont la jauniſſe & que vous ſeul ne l'avez pas...... Je préviens l'interruption que vous me préparez.... *Quelle plate comparaiſon! qu'eſt-ce que c'eſt que cette jauniſſe?.... Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous ſeul? C'eſt poſer la même queſtion en d'autres termes, mais ce n'eſt pas la réſoudre, ce n'eſt pas même l'éclaircir.* Vouliez-vous dire autre choſe en m'interrompant?

LE FRANÇOIS.

Non; pourſuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espece de contagion; parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, sur-tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes; l'engoüement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappellez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la justice & de la raison?

Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste, & qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-seulement le scélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ses vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à sa personne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, sans que vous vous en apperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappellois vos raisonnemens dans nos premiers entretiens, vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominoit à votre insçu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangere qui séduisoit votre cœur si juste, & fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer; les perfidies, les trahisons, les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous

n'y trempassiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altere pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eût point existé, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes-gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaut de s'arrêter, de se retourner, de le fixer, de le sui-

vre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes-gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A quoi sert cette barriere? S'il veut la forcer résistera-t-elle? Non sans doute. A quoi sert-elle donc? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent, se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner

à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chûte très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre & mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, & si une servante tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intéret si vif & si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espece ne suit pas, quand elle est forte & durable, la route la plus courte, mais la plus sure pour s'assouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à suivre cette route, & tous avec le

même secret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est-là ce qui s'est fait ; mais comment cela s'est-il pu faire ? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la générosité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun sait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste & méchant dans le fait, & pour ainsi dire, à l'insçu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la justice & la vertu.

Mais cette haine envenimée comment est-on venu à bout de l'allumer ? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni desir de nuire à autrui, qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie, sans concurrence, n'aspirant à rien & marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, & qui

au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la sienne qu'outrages, insultes, misere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cause secrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre, & d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales, & celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Messieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'est ni convenable de dire, ni facile à croire, & dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité; & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'assouvissant. Mais plus cette haine individuelle se décele, moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du

complot, la passion qui les dirigeoit étoit trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément, si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir, d'espace en espace, au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin; il ne s'agit

pas seulement de haine, il s'agit d'animosité ; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir ; mais l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement ; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue, loin de le poursuivre on le fuit, & rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant & moqueur. Laissant au ministere public le soin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit

même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs, que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'envi-

ronner de trahifons & de piéges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur & sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense; on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des Gens de let-

tres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magiftrats, pour tout le monde ? Oui, fi forçant fes contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin fes accufateurs, fa pleine juftification feroit la défolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. eft l'objet, n'eft point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; confacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoiffe les routes du cœur humain, l'on voit que fon innocence reconnue ne ferviroit qu'à le rendre plus odieux encore; & à transformer en rage l'animofité dont il eft l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de fecouer le pefant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on fe reprocheroit envers lui; & puifque vous-même avez un moment éprouvé un fentiment fi injufte, ces gens fi pétris d'amour-propre fupporteroient-ils fans aigreur l'idée de leur propre baffeffe comparée à fa patience & à fa douceur? Eh foyez certain que

si c'étoit en effet un monſtre on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles diſpoſitions je ne puis penſer autre choſe ſinon, qu'on s'eſt ſervi pour exciter dans le public cette violente animoſité, de motifs ſemblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne ſuivre ni parti, ni ſecte, ne dire que ce qui lui ſembloit vrai, bon, utile aux hommes, ſans conſulter en cela ſon propre avantage ni celui de perſonne en particulier. Cette marche & la ſupériorité qu'elle lui donnoit ſur eux fut la grande ſource de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux ſa morale à ſon profit, de tenir ſi peu à ſon intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, ſans ſe ſoucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établiſſoit, ni de la fureur qu'il alloit inſpirer à ceux qui ſe vantent d'être les arbitres de la renom-

mée, les diſtributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne ſe vantent pas, que je ſache, de faire cette diſtribution avec juſtice & déſintéreſſement. Abhorrant la ſatire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours diſtinguer honorablement les particuliers & les combler de ſinceres éloges, lorſqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenſer. Il faiſoit ſentir que le mal tenoit à la nature des choſes & le bien aux vertus des individus. Il faiſoit & pour ſes amis & pour les auteurs qu'il jugeoit eſtimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on ſent en liſant ſes ouvrages, le plaiſir que prenoit ſon cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en ſentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conſcience repouſſoit en ſecret ces éloges, s'en irritant à meſure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir ſi bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par ſa conduite dépriſé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs,

leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain févere en un brouillon séditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accuserent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société parce qu'il s'indignoit, qu'osant consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux miseres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils font la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états; furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous furent tournés en autant de satires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que

le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ses intentions, l'audace de prononcer hautement & sans crainte, des jugemens dictés par le seul amour de la justice & de la vérité : mais rien n'expose en même tems à tant de dangers & de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuosité sans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés & nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la justice & du bien public puisse exciter un pareil zele, ils leur controuvent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, & sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre so-

cial prétendu, qui couvre en effet les plus cruels désordres, tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, & qui, par cette constitution même, sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes & les conditions, estimant souvent les premieres quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenoit de tems à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que; lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que

dans les écrits qu'on fait paſſer ſous ſon nom, l'on a pris un ſoin particulier de lui faire inſulter brutalement tous les états de la ſociété, & de changer en odieuſes perſonnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce ſoupçon lui eſt venu (13) ſur ce que dans pluſieurs lettres, anonymes & autres, on lui rappelle des choſes, comme étant de ſes écrits, qu'il n'a jamais ſongé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaiſamment en queſtion ſi les marins étoient des hommes?* Dans une autre, un officier lui avoue modeſtement que, ſelon l'expreſſion de lui J. J., lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ſes camarades.* Tous les jours il reçoit ainſi des citations de paſſages qu'on lui attribue fauſſement, avec la plus grande confiance, & qui ſont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de ſa plus ancienne connoiſſance, & pour lequel il avoit conſervé

(13) C'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de vérifier, parce que ces Meſſieurs ne laiſſent parvenir juſqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer ſous mon nom.

de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet, & qui, s'attachant particuliérement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siecle & à ses contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir, & la modération

qu'ils tâchent d'affecter, se dément bien-vîte, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverseroit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, & pourroit fournir bien des conséquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée, s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, & devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrete de vos Dames & de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs dont les plus adroits se sont chargés de

ce département. C'eſt d'eux que tous les apprentifs philoſophes prennent l'attache, c'eſt de leurs mains que ſont placés les gouverneurs des enfans, les ſecrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne ſe fait que par leur direction, ſans qu'ils paroiſſent ſe mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animoſité dans les ſéminaires, dans les colleges, & toute la génération naiſſante leur eſt dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jéſuites ils furent leurs plus ardens ennemis, ſans doute par jalouſie de métier, & maintenant, gouvernant les eſprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les conſciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils ſavent mieux ſe cacher en agiſſant, & ſubſtituant peu-à-peu l'intolérance philoſophique à l'autre, ils deviennent, ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi dangereux que leurs prédéceſſeurs. C'eſt par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans ſon enfance, plus ſaine & mieux conſtituée dans tous les âges,

loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours, que les plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particuliérement un siecle haineux & malveillant par caractere (14). Cet

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. *Le premier qui crachera*

esprit cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques, il suffit seul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par

---

sur sa tombe, répondit à l'instant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philosophe, & qu'il étoit de ce siecle-ci.

prescrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute résistance la plus coupable rebellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible, & une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour soi, l'orgueil de ses sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi; on ne sait plus que haïr, & l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. (15) qui, tout

(15) Dans cette génération nourrie de philosophie & de fiel, rien n'est si facile aux intri-

aussi peu propre, à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvoit, par cela seul manquer dans ce nouveau système, d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare, ne voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoüement haineux, seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun suivant le

---

gans que de faire tomber sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point, prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns, ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens, leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites, & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *système de la nature*, *la philosophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, &c, &c.

torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de tout le monde, comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes & incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou bientôt une interprétation subite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent ni à la vertu ni même à la bonté; il faut être déjà bon soi même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, & il est presque impossible qu'un homme réellement bon, demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour, persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique, mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, & se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découverts. Le sys-

tême qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues & prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sureté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre; il est si doux d'assouvir saintement une passion, & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance; « ah que je suis généreux! C'est » pour son bien que je le diffame, c'est » pour le protéger que je l'avilis; & » l'ingrat loin de sentir mon bienfait » s'en offense! mais cela ne m'empê- » chera pas d'aller mon train & de le » servir de la sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sureté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M***. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses

comme elles ſont ? On verroit Socrate, Ariſtide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainſi faſcinés, qu'on croiroit toujours voir un monſtre infernal.

Mais quelque facile que ſoit cette pente; il eſt toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle ſoit univerſelle, que tous la ſuivent ſans exception, que pas un ſeul n'y réſiſte & ne proteſte, que la même paſſion entraîne en aveugle une génération toute entiere, & que le conſentement ſoit unanime dans un tel renverſement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait eſt très-extraordinaire, mais en le ſuppoſant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe: car il faudroit que toute la génération préſente ſe fût élevée par cette unique vertu, à une ſublimité qu'elle ne montre aſſurément en nulle autre choſe, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un ſeul qui eût la maligne franchiſe de gâter la merveilleuſe œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puiſſans, intrigans, concertés de longue main,

abusant les uns par de fausses appa-rences, & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entiere, & sans aucune exception, en autant d'Anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger & à laisser libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable & la plus admissible?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premiérement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés; ils n'ont

laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractere particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concou-

rir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même sait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que séduites, &, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus; quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui feroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines souterrai-

nes, s'en indignent, refusent d'y concourir, & gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, & jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse, la fausseté, la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture. Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, & celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui & se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais foible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, & n'osant s'exposer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppresseur, & se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas? ils ne se font ni voir, ni sentir; ils laiss-

sent le champ libre à vos Messieurs jusqu'à ce que le moment de parler sans danger arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'est pas? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, & qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le soin superflu de vous établir un fait dont vous convenez si bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne sont pas du complot pensent sur J. J. tout comme ceux qui en sont, & que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre ex-

ception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant fur des perfonnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire fur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à préfent.

D'honnêtes-gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que difent y voir fes plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinffent de l'être & ne fe vantaffent pas de l'aimer! En me faifant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par fon effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne font pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, fans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si des perfonnes dont vous parlez ne font pas de mauvaife foi; du moins elles font certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela feul voir & juger comme lui. Et comment vos Meffieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage auffi

loin qu'il pouvoit aller? Ceux qui dans cette perſuaſion générale ont écarté la plus ſure épreuve pour diſtinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela ſeul ils en ſont aux miens; & moi qui ſens dans ma conſcience, qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur, menſonge, impoſture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur perſuaſion, & que s'ils avoient aimé ſincérement la vérité, ils ne l'euſſent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abuſés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur paſſion, & à force de ſubtilités, donnent aux choſes les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les perſonnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions néceſſaires pour ſurmonter ces illuſions?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rouſſeau, y penſez-vous;

& qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur & sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels & possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article ; mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est foible sans doute & peu capable de vaincre ses passions ! Mais il ne peut avoir que les

paſſions relatives à ſon caractere, & des tentations baſſes ne ſauroient approcher de ſon cœur. La ſource de toutes ſes conſolations eſt dans l'eſtime de lui-même. Il ſeroit le plus vertueux des hommes, ſi ſa force répondoit à ſa volonté. Mais avec toute ſa foibleſſe il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans ſon ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le ſeul qui l'eût pu mener au mal eſt la mauvaiſe honte, contre laquelle il a lutté toute ſa vie avec des efforts auſſi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à ſon humeur timide qui préſente un obſtacle invincible aux ardens deſirs de ſon cœur, & le force à leur donner le change en mille façons ſouvent blâmables. Voilà l'unique ſource de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut ſortir de ſemblable aux indignités dont vous l'accuſez. Eh! comment ne voyez-vous pas combien vos Meſſieurs eux-mêmes ſont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inſpirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'eſt point réel, qu'il n'eſt que le voile bien tranſparent d'une eſtime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal? La preuve

en est manifeste. On ne s'inquiéte point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue: tous ces procédés sont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre & tout rejetter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention: tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les basses friponneries: les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colere & repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs & pleu-

reux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat & d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, & faisant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe! Eh! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire, à son arrivée, retirer les filles de la maison; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des parens envers lui?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre & si affectée? & qu'en dût-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familiérement dans une maison très-estimable, où la mere & trois filles charmantes

toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de caresses ? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ; & même encore aujourd'hui, des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs, chez elles & en leur présence ? En vérité, que des farces aussi grossieres puissent abuser un moment les gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé publier tout cela dix ans plutôt & lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter ? Non, sans doute ; ils les auroient rejettées avec indignation. Ils auroient tous dit ; « quand un homme est parvenu jusqu'à » cet âge avec l'estime publique, quand

„ ſans patrie, ſans fortune & ſans aſy-
„ le, dans une ſituation gênée, & for-
„ cé, pour ſubſiſter, de recourir ſans
„ ceſſe aux expédiens, on n'en a ja-
„ mais employés que d'honorables, &
„ qu'on s'eſt fait toujours conſidérer &
„ bien vouloir dans ſa détreſſe, on ne
„ commence pas après l'âge mûr, &
„ quand tous les yeux ſont ouverts ſur
„ nous, à ſe dévoyer de la droite route
„ pour s'enfoncer dans les ſentiers
„ bourbeux du vice, on n'aſſocie point
„ la baſſeſſe des plus vifs fripons avec
„ le courage & l'élévation des ames
„ fieres, ni l'amour de la gloire aux
„ manœuvres des filoux; & ſi qua-
„ rante ans d'honneur permettoient à
„ quelqu'un de ſe démentir ſi tard à ce
„ point, il perdroit bientôt cette vi-
„ gueur de ſentiment, ce reſſort, cette
„ franchiſe intrépide qu'on n'a point
„ avec des paſſions baſſes, & qui ja-
„ mais ne ſurvit à l'honneur. Un fripon
„ peut être lâche, un méchant peut
„ être arrogant; mais la douceur de l'in-
„ nocence & la fierté de la vertu ne peu-
„ vent s'unir que dans une belle ame „.

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou pensé, & ils auroient certainement re-

fusé de le croire atteint de vices aussi bas, à moins qu'il n'en n'eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger si décidément & si cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur supposez, ils auroient tiré de leurs recherches la même conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal sans autre vérification, & ils ont soigneusement évité tout éclaircissement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puissiez dire, ils sont du complot; car ce que j'appelle en être n'est pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis; mais c'est adopter leur inique principe; c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, & les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les siennes; car si-
tôt

tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la premiere accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine & croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal

(17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le ſuppoſant convaincu. Changer à ce point, ſur le compte d'un homme eſtimé durant toute ſa vie, n'eſt pas une choſe facile. Mais auſſi ce premier pas fait, tout le reſte va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un ſeul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'eſt moins ſurprenant que le paſſage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'eſt pas la peine de meſurer ſi ſoigneuſement l'intervalle qui peut quelquefois ſéparer un ſcélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à ſon aiſe l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal; on n'y voit plus que cela, ſes actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de

(17) Il eſt vrai que Milord Maréchal eſt d'une illuſtre naiſſance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penſer que Rouſſeau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien ſublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'hiſtoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ses jugemens avec autant d'assurance que si, ceux qu'on leur substitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on sait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt; mais c'est qu'on étoit si distrait ou si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté; c'est qu'on est si bon soi-même qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoüement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce systême, se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus empressés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible, & si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune, il seroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde que c'est J. J. qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il est donc très-naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce sera toujours à dessein; est-elle à son avantage? c'est une friponnerie: est-elle à son préjudice? c'est une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sujet qu'il soit aux oublis, aux distractions, aux balourdises, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omissions, les bévues des autres à son égard, ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne; s'il les releve, il ment; s'il les endure, c'est à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il restera chargé; & ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fidelles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens; bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aisément.

J'ai supposé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous sinceres & de bonne foi; mais si l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité sa vivacité, son étourderie, ses distractions, sa mauvaise mémoire ne donneroient-elles pas pour cela?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par ses confessions qu'ils appellent ses mémoires, une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont si peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ses foiblesses, dans toutes ses fautes les plus secretes. L'espoir que ces confessions ne seroient vues qu'après sa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hommes au point d'y passer pour un monstre, la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui seul peut-être eut, & aura jamais de se montrer tel qu'il étoit; il

crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame, & révélant ses confessions, l'explication si franche, si simple, si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, feroit sentir la vérité de ses déclarations & la fausseté des idées horribles & fantastiques qu'il voyoit répandre de lui, sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos Messieurs, la confiance en eux de cet homme si défiant alla, non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame, mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez long-tems. L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commise, & le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices, ses fautes en crimes, les foiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr: ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable & de bon dans son ame, & ce qui n'est que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, est de-

venu par leurs ſoins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à ſon égard, & des allures dont le vent m'eſt parvenu, me portent à croire que pour décrier ſes confeſſions après en avoir tiré contre lui tous les avantages poſſibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renſeignemens, pour défigurer toute ſa vie, pour fabriquer avec art des menſonges qui en donnent l'air à ſes confeſſions, & pour lui ôter le mérite de la franchiſe même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh! puiſqu'ils ſavent empoiſonner ſes écrits qui ſont ſous les yeux de tout le monde, comment n'empoiſonneroient-ils pas ſa vie, que le public ne connoît que ſur leur rapport?

L'Héloïſe avoit tourné ſur lui les regards des femmes; elles avoient des droits aſſez naturels ſur un homme qui décrivoit ainſi l'amour; mais n'en connoiſſant gueres que le phyſique, elles crurent qu'il n'y avoit que des ſens très-vifs qui puſſent inſpirer des ſentimens ſi tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-

être. Suppofez cette opinion portée chez quelques-uns jufqu'à la curiofité, & que cette curiofité ne fut pas affez-tôt devinée ou fatisfaite par celui qui en étoit l'objet; vous concevrez aifément dans fa deftinée les conféquences de cette balourdife.

Quant à l'accueil fec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai fouvent été le témoin moi-même, & je conviens qu'en pareille fituation, cette conduite feroit fort imprudente dans un hypocrite démafqué qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit fe prêter, avec une diffimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit femblant d'avoir pour lui. Mais ofez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas fe conduire en coupable, & de n'avoir pas dans fes infortunes la lâcheté d'un vil fcélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envifage les perfides empreffemens des traîtres qui l'obfédent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les emploient? Il faudroit pour les accueillir

qu'il fût en effet tel qu'ils le ſuppoſent ; il faudroit qu'auſſi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahiſon pour trahiſon. Tout ſon crime eſt d'être auſſi franc qu'ils ſont faux : mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal ? Les ſignes les plus manifeſtes de ſon impatience ou de ſon dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laiſſant à ſa porte les ſentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'inſenſibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & ſont auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le repréſentent ; & comment voulez-vous qu'il leur montre une eſtime qu'ils ont pris ſi grand ſoin de ne lui pas laiſſer ? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on mépriſe ſoi-même eſt facile à ſupporte ; mais encore n'eſt-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage inſidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des âmes, des ſentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes diſpoſitions, il ſe laiſſe encore ſubjuguer. Je ris de ſa ſimplicité

& je l'en fais rire lui-même. Il eſpere toujours qu'en le voyant tel qu'il eſt, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, & croit à force de franchiſe toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réuſſit; il le voit lui-même, & après tant de triſtes expériences, il doit enfin ſavoir à quoi s'en tenir.

Si vous euſſiez fait une fois les réflexions que la raiſon ſuggere, & les perquiſitions que la juſtice exige, avant de juger ſi ſévérement un infortuné, vous auriez ſenti que dans une ſituation pareille à la ſienne, & victime d'auſſi déteſtables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins ſe livrer, pour ce qui l'entoure, à ſes penchans naturels, dont vos Meſſieurs ſe ſont ſervis ſi long-tems & avec tant de ſuccès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus ſans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la ſimplicité de ſon cœur. Ainſi ce n'eſt plus ſur ſes œuvres préſentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs & in*

cute, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractere, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite, & seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames & vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des personnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne sais comment les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, & j'ose dire de

la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes-gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer & souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le tems adoucit le moins se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La premiere est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & secourable aux malheureux, soit en lui en ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux, qu'afin de s'insinuer dans sa confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décele en

eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont avec des lieux communs de college & des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de sottes déclamations contre les Grands & les riches par lesquelles on croit bien le leurrer, d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, & par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme résolution où l'on est de se tuer, & par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica*, si l'on ne reçoit bien vîte une réponse satisfaisante à la lettre.

Aprés avoir été plusieurs fois très-sottement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer &

d'eux & de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures & les outrages qu'elle essuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguer? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs (18); il

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

lui faudroit dix mains & dix ſecrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de ſa plume & la grande bonté de ſon cœur; car c'eſt toujours là l'ordinaire refrain de ces perſonnages ſinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des eſſaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aiſe, ſans qu'il oſe s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux eſt de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient enſuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de ſerpens dans ſon ſein, il s'eſt enfin déterminé par une réflexion très-ſimple à ſe conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de ſoins généreux, vos Meſſieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laiſſé l'eſtime de perſonne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainſi défiguré; nul homme ſenſé n'en peut rien eſpérer de bon. Dans cet état, que

peut-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, desirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire aussi bien qu'à lui; que tout l'effet de sa recommandation seroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits. En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui, n'est-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables! S'ils n'étoient pas des fourbes, ne seroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise, n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir & chercher ce qui est,

sans doute il auroit tort de les éconduire ; mais pas un seul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent, & ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela, qui est de dire, non ce qui est, mais ce qui plaît, & qu'ils seroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur passion, ne verront jamais que ce qui la flatte ; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône ? Ah le caffard ! la refuse-t-il ? Voilà cet homme si charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe ; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un satyre : s'il lit la gazette (19), il

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres ; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi

médite une conſpiration ; s'il cueille une roſe, on cherche quel poiſon la roſe contient. Trouvez à un homme ainſi vu quelque propos qui ſoit innocent, quelque action qui ne ſoit pas un crime, je vous en défie.

Si l'adminiſtration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la conſtante uniformité de ſa vie égale & ſimple l'eût bientôt déſabuſée ; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choſes, & que c'étoit bien perdre ſon argent, ſon tems & ſes peines que d'eſpionner un homme qui vivoit ainſi. Mais comme ce n'eſt pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier ſon caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il ſe conduiſe bien ou mal, & qu'il ſoit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, eſt d'être aſſez au fait de ſa conduite pour avoir des points fixes ſur leſquels on puiſſe appuyer le ſyſtême

comme une autre ſphere, & je ſuis auſſi peu curieux déſormais d'apprendre ce qui ſe fait dans le monde, que ce qui ſe paſſe à Bicêtre ou aux petites maiſons.

d'impoſtures dont il eſt l'objet, ſans s'expoſer à être convaincus de menſonge, & voilà à quoi l'eſpionnage eſt uniquement deſtiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ſes accuſateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai ſans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rouſſeau ne s'en cache pas. Je ne penſe même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement eſt à ſon égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'eſt ce qui m'eſt impoſſible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on ſuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'eſt point aux méchans qu'on fait toutes ces choſes là, ce ſont eux qui les font aux autres.

Peſez la conſéquence qui ſuit de-là. Si l'adminiſtration, ſi la police elle-même trempe dans le complot pour abuſer le public ſur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque ſage qu'il puiſſe être, pourra ſe garantir de l'erreur à ſon égard ?

Que de raiſons nous font ſentir que dans l'étrange poſition de cet homme

infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espece de preuve. Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommisération, mérité ou non, lui seroit toujours également inévitable : car supposé un moment qu'il remplit de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis ? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode, pour le blâ-

mer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne sait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public?

Ces réflexions ſur les friponneries qu'il s'eſt mis à faire, & ſur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il ſe cache ſi heureuſement que tout le monde, auſſi-tôt qu'ils paroiſſent, eſt inſtruit qu'il en eſt l'auteur. Quoi, Monſieur, ce mortel ſi ombrageux, ſi farouche, qui voit à peine approcher de lui un ſeul homme qu'il ne ſache ou ne croye être un traître; qui ſait ou qui croit que le vigilant Magiſtrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets; ne laiſſe pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier ſans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand ſecret? Ces livres s'impriment, ſe publient, ſe débitent hautement ſous ſon nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor, ſans voir, ſans ſoupçonner même cette manœuvre ſi publique, ſans jamais croire être découvert, va toujours prudemment ſon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours ſe confiant à des confidens ſi diſ-

crets, & toujours ignorant qu'ils se moquent de lui! Que de stupidité pour tant de finesse! que de confiance pour un homme aussi soupçonneux! Tout cela vous paroît-il donc si bien arrangé, si naturel, si croyable? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas aussi fin que vos Messieurs, mais il n'est pas non plus aussi bête que le public, & ne se payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui proposent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voisinage, ces visites, ces lettres lui viennent de plus loin; & tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuistre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amèrement les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges ten-

dus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide & son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, & peuvent même, dans une situation si triste, l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentoit, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes ; & dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte, ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public ; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie, de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent ? Dans une pareille situation, celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une

d'une mauvaiſe œuvre, & ce ne feroit pas ce ſecret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la ſeconde & à la plus ſenſible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en ſecret, elle reſte en réſerve au fond de ſon cœur, il ne s'en eſt ouvert à perſonne & je ne la ſaurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'eſt par elle que lui ôtant toutes les conſolations qui reſtoient à ſa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Meſſieurs par toute leur conduite à ſon égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, & toujours ſans qu'il y paroiſſe, juſqu'au plus violent déſeſpoir, & ſous l'air de l'intérêt & de la commiſération de le contraindre, à force de ſecretes angoiſſes, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne feront, malgré toute leur vigilance, ſans inquiétude de ſe voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent ſans ceſſe autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fiſſure & n'éclaire leurs travaux ſou-

terrains. Ils espérent, quand il n'y sera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout-à fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complete de sa misere. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singuliérement appliqués à le navrer de profondes & continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent & sincere dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que, sensible à l'honneur & à l'estime des honnêtes-gens, il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractere. Ils ont vanté

son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connoissoient ouvert & franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystere & la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténebres, de duplicité. Ils savoient combien il chérissoit sa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre méprisable & pour l'y faire haïr. Ils connoissoient son dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court tems de sa vie qu'il perdit à ce triste métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font incessamment barbouiller des livres, & ils ont grand soin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils sortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages sanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou insultans & moqueurs, ils sont parvenus à le chasser de toute assemblée, de tout spectacle, des caffés, des promenades publiques; leur projet est de le chasser enfin des rues,

de le renfermer chez lui, de l'y tenir investi par leurs satellites, & de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, & ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir ; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répete, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entête-

ment ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je sais très certainement être fausses ; & quelle autorité peut rester pour être crus en aucune chose à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité ? Au reste, souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous ; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, & moi présent, d'être tel que l'ont peint vos Messieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A présent que j'ai fait ce que vous avez desiré, il est tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre,

d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ses écrits.

LE FRANÇOIS.

Il est tard pour aujourd'hui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour. . . .

Fin du deuxieme Dialogue.



ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES

TROISIEME DIALOGUE.

ROUSSEAU.

VOUS avez fait un long séjour en campagne.

LE FRANÇOIS.

Le tems ne m'y duroit pas. Je le passois avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh! s'il se pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre !

LE FRANÇOIS.

Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés.

ROUSSEAU.

Monsieur !.......

LE FRANÇOIS.

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre ; mais assez pour y avoir trouvé, nombré, recueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monstres, & l'horreur du genre humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous? Est-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes? De grace expliquez-vous promptement.

LE FRANÇOIS.

La liste que je vous présente vous servira de réponse & d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'Auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liste.

LE FRANÇOIS.

La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample ; sur-tout si

j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur & le Corps des gens de lettres; mais ils sont si connus qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espece auxquels je me suis borné, & que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire & transcrire fidellement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, & des qualifications que dût espérer leur Auteur si-tôt qu'on pût l'en charger impunément.

EXTRAITS.

LES GENS DE LETTRES.

1. „ QUI est-ce qui nie que les „ savans sachent mille choses vraies „ que les ignorans ne sauront jamais? „ Les savans sont-ils pour cela plus „ près de la vérité? Tout au contraire, „ ils s'en éloignent en avançant, par- „ ce que la vanité de juger faisant en- „ core plus de progrès que les lumiè-

„ res, chaque vérité qu'ils apprennent „ ne vient qu'avec cent jugemens „ faux. Il eſt de la derniere évidence „ que les Compagnies ſavantes de l'Eu- „ rope ne ſont que des écoles publi- „ ques de menſonge, & très-ſurement „ il y a plus d'erreurs dans l'Acadé- „ mie des ſciences que dans tout un „ peuple de Hurons „. *Emile L.* 3.

2. „ Tel fait aujourd'hui l'eſprit fort „ & le philoſophe qui, par la même „ raiſon, n'eût été qu'un fanatique „ du tems de la ligue „. *Préface du Diſcours de Dijon.*

3. „ Les hommes ne doivent point „ être inſtruits à demi. S'ils devoient „ reſter dans l'erreur, que ne les laiſ- „ ſiez-vous dans l'ignorance! A quoi „ bon tant d'écoles & d'univerſités „ pour ne leur apprendre rien de ce „ qui leur importe à ſavoir? Quel eſt „ donc l'objet de vos colleges, de vos „ académies, de toutes vos fonda- „ tions ſavantes? Eſt-ce de donner le „ change au peuple, d'altérer ſa rai- „ ſon d'avance, & de l'empêcher d'aller „ au vrai? Profeſſeurs de menſonge, „ c'eſt pour l'égarer que vous feignez „ de l'inſtruire, & comme ces brigands „ qui mettent des fanaux ſur les

„ écueils, vous l'éclairez pour le per-
„ dre „. *Lettre à M. de Beaumont.*

4. „ On lisoit ces mots gravés sur un
„ marbre aux Thermopyles. *Passant,*
„ *va dire à Sparte que nous sommes*
„ *morts ici pour obéir à ses saintes*
„ *loix.* On voit bien que ce n'est pas
„ l'académie des inscriptions qui a
„ composé celle-là „. *Emile L.* 4.

LES MÉDECINS.

5. „ UN corps débile affoiblit
„ l'ame. De-là l'empire de la médeci-
„ ne; art plus pernicieux aux hommes
„ que tous les maux qu'il prétend gué-
„ rir. Je ne sais pour moi de quelle ma-
„ ladie nous guérissent les médecins;
„ mais je sais qu'ils nous en donnent
„ de bien funestes; la lâcheté, la pu-
„ sillanimité, la terreur de la mort;
„ s'ils guérissent le corps, ils tuent le
„ courage. Que nous importe qu'ils
„ fassent marcher des cadavres? Ce
„ sont des hommes qu'il nous faut, &
„ l'on n'en voit point sortir de leurs
„ mains.

„ La médecine eſt à la mode parmi
„ nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſe-
„ ment des gens oiſifs qui ne ſachant
„ que faire de leur tems le paſſent à
„ ſe conſerver. S'ils avoient eu le mal-
„ heur de naître immortels, ils ſeroient
„ les plus miſérables des êtres. Une vie
„ qu'ils n'auroient jamais peur de per-
„ dre ne ſeroit pour eux d'aucun prix.
„ Il faut à ces gens-là des médecins
„ qui les effrayent pour les flatter, &
„ qui leur donnent chaque jour le ſeul
„ plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles,
„ celui de n'être pas morts.

„ Je n'ai nul deſſein de m'étendre
„ ici ſur la vanité de la médecine. Mon
„ objet n'eſt de la conſidérer que par
„ le côté moral. Je ne puis pourtant
„ m'empêcher d'obſerver que les hom-
„ mes font ſur ſon uſage les mêmes
„ ſophiſmes que ſur la recherche de la
„ vérité : ils ſuppoſent toujours qu'en
„ traitant une maladie on la guérit,
„ & qu'en cherchant une vérité on la
„ trouve. Ils ne voyent pas qu'il faut
„ balancer l'avantage d'une guériſon
„ que le médecin opere par la mort de
„ cent malades qu'il a tués, & l'utilité
„ d'une vérité découverte par le tort
„ que font les erreurs qui s'établiſſent

„ en même tems. La ſcience qui inſ-
„ truit & la médecine qui guérit ſont
„ fort bonnes ſans doute ; mais la
„ ſcience qui trompe & la médecine
„ qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-
„ nous donc à les diſtinguer. Voilà le
„ nœud de la queſtion. Si nous ſavions
„ ignorer la vérité, nous ne ſerions ja-
„ mais les dupes du menſonge : ſi nous
„ ſavions ne vouloir pas guérir mal-
„ gré la nature, nous ne mourrions
„ jamais par la main du médecin. Ces
„ deux abſtinences ſeroient ſages ; on
„ gagneroit évidemment à s'y ſoumet-
„ tre. Je ne diſconviens pas que la
„ médecine ne ſoit utile à quelques
„ hommes ; mais je dis qu'elle eſt nui-
„ ſible au genre-humain.

„ On me dira comme on fait ſans ceſſe
„ que les fautes ſont du médecin, mais
„ que la médecine en elle-même eſt
„ infaillible. A la bonne heure ; mais
„ qu'elle vienne donc ſans le médecin ;
„ car tant qu'ils viendront enſemble,
„ il y aura cent fois plus à craindre
„ des erreurs de l'artiſte qu'à eſpérer
„ des ſecours de l'art „. *Emile L.* I.

6. „ Vis ſelon la nature, ſois patient
„ & chaſſe les médecins. Tu n'éviteras
„ pas la mort, mais tu ne la ſentiras

„ qu'une fois, au lieu qu'ils la portent „ chaque jour dans ton imagination „ troublée, & que leur art mensonger „ au lieu de prolonger tes jours t'en „ ôte la jouissance. Je demanderai tou- „ jours quel vrai bien cet art a fait aux „ hommes ? Quelques - uns de ceux „ qu'il guérit mourroient, il est vrai, „ mais des milliers qu'il tue resteroient „ en vie. Homme sensé, ne mets point „ à cette lotterie où trop de chances „ sont contre toi. Souffre, meurs ou „ guéris, mais sur - tout vis jusqu'à ta „ derniere heure „. *Emile L.* 1.

7. „ Inoculerons-nous notre Eleve ? „ Oui & non, selon l'occasion, les „ tems, les lieux, les circonstances. „ Si on lui donne la petite vérole, on „ aura l'avantage de prévoir & connoi- „ tre son mal d'avance; c'est quelque „ chose : mais s'il la prend naturelle- „ ment, nous l'aurons préservé du mé- „ decin, c'est encore plus „. *Emile L.* 3.

8. „ S'agit-il de chercher une nour- „ rice, on la fait choisir par l'accou- „ cheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la „ meilleure est toujours celle qui l'a „ le mieux payé. Je n'irai donc point „ chercher un accoucheur pour celle

„ d'Emile ; j'aurai soin de la choisir „ moi-même. Je ne raisonnerai pas là-„ dessus si disertement qu'un chirur-„ gien, mais à coup sûr je serai de „ meilleure foi, & mon zele me trom-„ pera moins que son avarice „. *Emile L.* I.

LES ROIS, LES GRANDS, LES RICHES.

9. „ NOUS étions faits pour être „ hommes, les loix & la société nous „ ont replongés dans l'enfance. Les „ Rois, les Grands, les Riches sont „ tous des enfans qui voyant qu'on „ s'empresse à soulager leur misere, „ tirent de cela même une vanité pué-„ rile, & sont tout fiers de soins qu'on „ ne leur rendroit pas s'ils étoient hom-„ mes faits „. *Emile L.* 2.

10. „ C'est ainsi qu'il dût venir un „ tems où les yeux du peuple furent „ fascinés à tel point que ses conduc-„ teurs n'avoient qu'à dire au plus petit „ des hommes, sois grand, toi & toute

„ ta race ; auſſi-tôt il paroiſſoit grand
„ aux yeux de tout le monde & aux
„ ſiens, & ſes deſcendans s'élevoient
„ encore à meſure qu'ils s'éloignoient
„ de lui ; plus la cauſe étoit reculée
„ & incertaine, & plus l'effet l'aug-
„ mentoit ; plus on pouvoit compter
„ de fainéans dans une famille & plus
„ elle devenoit illuſtre „. *Diſcours ſur l'inégalité.*

11. „ Les peuples une fois accoutu-
„ més à des maîtres ne ſont plus en
„ état de s'en paſſer. S'ils tentent de
„ ſecouer le joug, ils s'éloignent d'au-
„ tant plus de la liberté que, prenant
„ pour elle une licence effrénée qui lui
„ eſt oppoſée, leurs révolutions les
„ livrent preſque toujours à des ſéduc-
„ teurs qui, ſous le leurre de la liberté
„ ne font qu'aggraver leurs chaînes „.
Ep. dédic. du Diſc. ſur l'inégalité.

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez-*
„ *là*, diſoit Thémiſtocle à ſes amis,
„ *eſt l'arbitre de la Grece : car il gou-*
„ *verne ſa mere, ſa mere me gouverne,*
„ *je gouverne les Athéniens, & les*
„ *Athéniens gouvernent les Grecs.* Oh
„ quels petits conducteurs on trouve-
„ roit ſouvent aux plus grands Etats,
„ ſi du Prince on deſcendoit par degrés

„ jusqu'à la premiere main qui donne
„ le branle en secret! *Emile L. 2.*

13. „ Je me suppose riche. Il me
„ faut donc des plaisirs exclusifs, des
„ plaisirs destructifs ; voici de tout
„ autres affaires. Il me faut des terres,
„ des bois, des gardes, des redevan-
„ ces, des honneurs seigneuriaux, sur-
„ tout de l'encens & de l'eau bénite.

„ Fort bien ; mais cette terre aura
„ des voisins jaloux de leurs droits, &
„ desireux d'usurper ceux des autres :
„ nos gardes se chamailleront, & peut-
„ être les maîtres : voilà des alterca-
„ tions, des querelles, des haines,
„ des procès tout au moins ; cela n'est
„ déjà pas fort agréable. Mes vassaux
„ ne verront point avec plaisir labou-
„ rer leurs bleds par mes lievres &
„ leurs féves par mes sangliers : chacun
„ n'osant tuer l'ennemi qui détruit son
„ travail voudra du moins le chasser
„ de son champ : après avoir passé le
„ jour à cultiver leurs terres, il faudra
„ qu'ils passent la nuit à les garder ;
„ ils auront des mâtins, des tambours,
„ des cornets, des sonnettes. Avec tout
„ ce tintamarre ils troubleront mon
„ sommeil. Je songerai malgré moi à
„ la misere de ces pauvres gens, & ne

„ pourrai m'empêcher de me la repro-
„ cher. Si j'avois l'honneur d'être
„ Prince tout cela ne me toucheroit
„ gueres ; mais moi nouveau parvenu,
„ nouveau riche, j'aurai le cœur en-
„ core un peu roturier.

„ Ce n'est pas tout ; l'abondance
„ du gibier tentera les chasseurs ; j'au-
„ rai des braconniers à punir ; il me
„ faudra des prisons, des geoliers,
„ des archers, des galeres. Tout cela
„ paroît assez cruel. Les femmes de
„ ces malheureux viendront assiéger
„ ma porte & m'importuner de leurs
„ cris, il faudra qu'on les chasse,
„ qu'on les maltraite. Les pauvres gens
„ qui n'auront point braconné, &
„ dont mon gibier aura fourragé la
„ récolte viendront se plaindre de leur
„ côté. Les uns seront punis pour avoir
„ tué le gibier, les autres ruinés pour
„ l'avoir épargné : quelle triste alter-
„ native ! Je ne verrai de tous côtés
„ qu'objets de misere, je n'entendrai
„ que gémissemens : cela doit troubler
„ beaucoup, ce me semble, le plaisir
„ de massacrer à son aise des foules de
„ perdrix & de lievres presque sous
„ ses pieds.

„ Voulez-vous dégager les plaisirs

„ de leurs peines? Otez-en l'exclu-
„ sion..... Le plaisir n'est donc pas
„ moindre, & l'inconvénient en est
„ ôté quand on n'a ni terre à garder,
„ ni braconnier à punir, ni misérable
„ à tourmenter. Voilà donc une solide
„ raison de préférence. Quoi qu'on
„ fasse, on ne tourmente point sans
„ fin les hommes qu'on n'en reçoive
„ aussi quelque mal-aise, & les lon-
„ gues malédictions du peuple rendent
„ tôt ou tard le gibier amer „ *Emile*
L. 4.

14. „ Tous les avantages de la so-
„ ciété ne sont-ils pas pour les puissans
„ & les riches? Tous les emplois lu-
„ cratifs ne sont-ils pas remplis par
„ eux seuls? Toutes les graces, toutes
„ les exemptions ne leur sont-elles
„ pas réservées, & l'autorité publique
„ n'est-elle pas toute en leur faveur?
„ Qu'un homme de considération vole
„ ses créanciers ou fasse d'autres fri-
„ ponneries, n'est-il pas toujours sûr
„ de l'impunité? Les coups de bâton
„ qu'il distribue, les violences qu'il
„ commet, les meurtres mêmes & les
„ assassinats dont il se rend coupable,
„ ne sont-ce pas des bruits passagers
„ qu'on assoupit & dont au bout de

„ six mois il n'est plus question ? Que
„ ce même homme soit volé lui-même,
„ toute la police est aussi-tôt en mou-
„ vement, & malheur aux innocens
„ qu'il soupçonne ! Passe-t-il dans un
„ lieu dangereux ? voilà les escortes
„ en campagne : l'essieu de sa chaise
„ vient-il à rompre ? tout vole à son
„ secours : fait-on du bruit à sa porte ?
„ il dit un mot, & tout se tait : la
„ foule l'incommode-t-elle ? il fait un
„ signe, & tout se range. Un charre-
„ tier se trouve-t-il sur son passage ?
„ ses gens sont prêts à l'assommer ; &
„ cinquante honnêtes piétons allant à
„ leurs affaires seroient plutôt écrasés
„ cent fois, qu'un faquin oisif un mo-
„ ment retardé dans son équipage.
„ Tous ces égards ne lui coûtent pas
„ un sou ; ils sont le droit de l'homme
„ riche & non le prix de la richesse.
„ Que le tableau du pauvre est diffé-
„ rent ! plus l'humanité lui doit, plus
„ la société lui refuse. Toutes les por-
„ tes lui sont fermées quand il a le
„ droit de se les faire ouvrir ; & si
„ quelquefois il obtient justice, c'est
„ avec plus de peine qu'un autre n'ob-
„ tiendroit grace. S'il y a des corvées
„ à faire, une milice à tirer, c'est à

„ lui qu'on donne la préférence. Il „ porte toujours outre sa charge, celle „ dont son voisin plus riche a le crédit „ de se faire exempter. Au moindre „ accident qui lui arrive chacun s'éloi„ gne de lui. Si sa pauvre charrette „ renverse, loin d'être aidé par per„ sonne, il aura du bonheur s'il évite „ en passant les avanies des gens lestes „ d'un jeune Duc. En un mot, toute „ assistance gratuite le fuit au besoin „ précisément parce qu'il n'a pas de „ quoi la payer ; mais je le tiens pour „ un homme perdu, s'il a le malheur „ d'avoir l'ame honnête, une fille ai„ mable & un puissant voisin „. *Disc. sur l'Econ. polit.*

LES FEMMES.

15. „ FEMMES de Paris & de „ Londres, pardonnez-le moi ; mais si „ une seule de vous a l'ame vraiment „ honnête, je n'entends rien à nos ins„ titutions „. *Emile L.* 4.

16. „ Il jouit de l'estime publique, „ il la mérite. Avec cela fût-il le der-

ble impie ; que celui qui paroît estimer si peu les femmes galantes & les maîtresses des Princes ne peut être qu'un monstre de débauche ; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode doit voir brûler les siens par la main du bourreau ; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles ose continuer de croire en Dieu doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique comme un hypocrite & un scélérat ; que celui qui ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de paysans contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aise & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, & celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des tems & des lieux, prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, & qu'il ne se soit bien attiré. Moliere, je le sais, plaisantoit

plaisantoit les médecins ; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis ; il étoit aimé de Louis-Quatorze, & les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secretes intrigues. Tout a bien changé pour eux, & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées & publiques pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit, d'oser parler d'eux librement ; jugez comme un J. J. y dût être bien venu ! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. „ Mais s'il est difficile qu'un „ grand Etat soit bien gouverné, il „ l'est beaucoup plus qu'il soit gou„ verné par un seul homme, & chacun „ sait ce qu'il arrive quand le Roi se „ donne des substituts.

„ Un défaut essentiel & inévitable, „ qui mettra toujours le Gouverne„ ment monarchique au-dessous du „ républicain, est que dans celui-ci la

„ voix publique n'éleve presque jamais aux premieres places que des „ hommes éclairés & capables qui les „ remplissent avec honneur. Au lieu „ que ceux qui parviennent dans les „ monarchies ne sont le plus souvent „ que de petits brouillons, de petits „ fripons, de petits intrigans à qui les „ petits talens qui font parvenir dans „ les cours aux grandes places ne servent qu'à montrer au public leur „ ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien moins „ sur ce choix ; & un homme d'un vrai „ mérite est presque aussi rare dans le „ ministere qu'un sot à la tête d'une „ république. Aussi quand par quelque „ heureux hasard un de ces hommes „ nés pour gouverner prend le timon „ des affaires dans une monarchie abymée par ces tas de jolis régisseurs, „ on est tout surpris des ressources „ qu'il trouve, & cela fait époque „ dans un pays „. *Contrat Social L.* 3. *chap.* 6.

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article, sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne ; c'est qu'un étranger isolé, sans parens,

ſans appui, ne tenant à rien ſur la terre, & voulant dire toutes ces choſes-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous aſſure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offenſe la vérité, & il s'y eſt attendu. Il ſavoit que les Grands, les Viſirs, les Robins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philoſophes, & tous les gens de parti qui font de la ſociété un vrai brigandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils ſont. Il a dû s'attendre à la haine, aux perſécutions de toute eſpece, non au déshonneur, à l'opprobre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miſeres & d'infortunes, mais non d'infamie & de mépris. Il eſt, je le repete, des genres de malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce ſont ceux-là préciſément qu'on a choiſis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'eſt laiſſé abattre, & ne s'eſt pas relevé ſans peine : il lui a

fallu du tems pour reprendre son courage & sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zele à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, salutaire, utile; elle a d'autres causes plus secretes, plus fortuites, plus ridicules qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, & même avant sa célébrité : c'est l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ses censures eût vécu dans l'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir l'auroient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi exécrable n'eût été inventé par ceux mêmes qui se sont livrés avec le plus d'ardeur à son exécution; c'est une justice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'em-

presse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'est formé dans le sein de cette nation, mais il n'est pas venu d'elle. Les François en sont les ardens exécuteurs. C'est trop, sans doute; mais du moins ils n'en sont pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne sont pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les ministres qu'une animosité, qui n'est qu'un effet fortuit de certaines circonstances & de leur penchant à s'engoüer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en soit de la cause & des auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, sont de ces traits dont la blessure ne se ferme jamais dans les cœurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentation ses patrons & ses protecteurs, il n'y en a pas un sur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe sont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bien-

veillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un ſcélerat qu'elles devoient abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre ſollicitude ?

Si c'eſt-là de la vertu, elle eſt bizarre, mais elle eſt magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-deſſus des petites paſſions vulgaires ; mais comment accorder des motifs ſi ſublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en diſent animés? Vous le ſavez, quelque prévenu, quelque irrité que je fuſſe contre J. J., quelque mauvaiſe opinion que j'euſſe de ſon caractere & de ſes mœurs, je n'ai jamais pu goûter le ſyſtême de nos Meſſieurs, ni me réſoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de baſſeſſe que de fauſſeté dans cette maligne oſtentation de bienfaiſance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il eſt vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves ſi claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un déteſtable hypocrite & un monſtre qui n'eût jamais dû naître, & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils diſoient avoir à le confondre, j'admirois leur patien-

ce & leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, & sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystere. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur force, & je commençois à trouver sophistiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, & pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commisération natu-

telle & l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le sentois ; & le zele très-singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable, ainsi que pour sa diffamation, me présentoit des foules de contradictions & d'inconséquences, qui commençoient à troubler ma premiere sécurité.

J'étois dans ces dispositions quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J., je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits & dont je n'avois auparavant nulle idée ; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux qui les regardoient, & à la maniere dont ils s'intéressoient à l'auteur, je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le mystere qu'ils m'avoient fait acheverent de m'éclaircir sur leurs vrais motifs ; toute ma confiance en eux s'évanouit, & je ne doutai plus que, ce que sur leur parole j'avois pris pour bienfaisance & générosité, ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules. Elles ne sont que des branches de la vertu ; je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Messieurs, d'ailleurs si vains, si haineux, si rancuniers, s'avisoient-ils une seule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires autrement qu'en paroles, & cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commisération qu'ils lui prodiguoient malgré lui ? Cette vertu si nouvelle & si déplacée eût dû m'être suspecte quand elle eût agi tout à découvert sans déguisement, sans ténebres ; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures & tortueuses, & surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits ?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Messieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de

ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adresse avec laquelle ils cachoient leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injustes un acte de justice, & tout ce que je concluois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur, il ne me restoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte ; & il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose, fût assez impudent & assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis sur notre premier entretien, & sur la lecture éparse & rapide qui me

désabusa sur le compte de nos Messieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une espece de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur, ne me laissoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais décousues & pleines de contradictions, étoient des choses profondément pensées & formant un systême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà & là quelques phrases éparses & séparées, mais me consultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez desiré, dans quelles dispositions d'ame elles me mettoient & me laissoient, jugeant comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'au-

teur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au lieu des mauvaises intentions qu'on lui avoit prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine aussi saine que simple, qui, sans épicuréisme & sans caffardage ne tendoit qu'au bonheur du genre humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie ; j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétisme, que de devenir factieux, turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ses disciples.

S'il ne se fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été désabusé sur le compte de J. J. ; mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincère, me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, compa-

rée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit, étoit que, persuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, savoir de m'ôter toute l'estime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impressions de la ligue; mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux n'étoient rien moins : ils inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais si J. J. ne l'étoit pas, de quoi servoient-ils à sa justification ? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte, & restant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractere, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier & le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'his-

toire de vos observations, pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme; car, déjà flottant sur le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portois auparavant; inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, falloit-il donc n'estimer personne & ne trouver partout que des méchans? Je sentois peu à peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens & ne trouver personne qui les partage, est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la dupe de son propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'exclusion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariser avec

l'idée qui m'avoit paru jusqu'alors si ridicule de J. J. innocent & persécuté. Il falloit, il est vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures un art & des prestiges qui me sembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'absurdités entassées dans l'obstination de mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire ses écrits avec plus de suite & d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un systéme aussi nouveau pour moi. Ces livres-là ne sont pas comme ceux d'aujourd'hui des aggrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire ; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil, il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu, pour la li-

berté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentois en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractere & les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, & comparant soigneusement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'assurer si tout étoit bien d'accord & appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte; & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumieres que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté, & à juger l'accusé par moi-même après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite & de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne & j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi

les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti, dès ma premiere lecture, que ces écrits marchoient dans un certain ordre qu'il falloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit rétrograde à celui de leur publication, & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il falloit donc, pour marcher par synthese, commencer par ceux-ci, & c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini ; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son systême, & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, & dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables ?

LE FRANÇOIS.

J'ai pu m'y tromper tant que j'en ju-

geai sur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même, j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable, qu'on ne s'empresse à croire être de lui si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infaillible en matiere de style; je sais que fort peu de gens le sont, & j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre, comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénetré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de sentir & de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son

tems & de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphere où rien ne ressemble à celle-ci. Son systême peut être faux ; mais en le développant il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique & si sure, qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sots ou malins imitateurs que je sens la singerie (2) ; & combien, croyant dire comme lui, ils sont loin de sentir & penser comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il est bien aisé de con-

(2) Voyez, par exemple, *la philosophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet. Livre exécrable & couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conséquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, & j'espére ne le verrai jamais ; mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

trefaire le tour de ses phrases ; ce qui est difficile à tout autre est de saisir ses idées & d'exprimer ses sentimens. Rien n'est si contraire à l'esprit philosophique de ce siecle, dans lequel ses faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée & plus réfléchie que la premiere, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis par-tout le développement de son grand principe que la nature a fait l'homme heureux & bon, mais que la société le déprave & le rend misérable. L'Emile, en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu & si mal apprécié n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice & l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors & l'alterent insensiblement. Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instrumens de nos miseres, & à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talens pernicieux & mépriser des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'espece humaine meilleure, plus sage & plus heureuse dans sa constitu-

tion primitive, aveugle, misérable & méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miseres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, & jamais on ne remonte vers les tems d'innocence & d'égalité quand une fois on s'en est éloigné; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur premiere simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse & la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société & vers la détérioration de l'espece. Ces distinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies & replonger l'univers dans sa premiere barbarie, & il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur

destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, & substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie & pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur estime & retardant peut-être ainsi leur décadence qu'ils accélérent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent & si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, & la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix & aux constitutions nationales, & qui a le plus d'aversion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute espece, qui la lui rendent bien.

En saisissant peu-à-peu ce systême par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pour-

tant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le caractere de celui dont elle portoit le nom, & sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre & l'apologiste de la nature, aujourd'hui si defigurée & si calomniée, peut-il avoir tiré son modele, si ce n'est de son propre cœur ? Il l'a décrite comme il se sentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas subjugué, les passions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offusquoient point à ses yeux comme à ceux des autres ces premiers traits si généralement oubliés ou méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous & si vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y seroient remontrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & solitaire, un goût vif de rêverie & de contemplation, l'habitude de rentrer en soi & d'y rechercher dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvoient seuls les lui faire retrouver.

En un mot, il falloit qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif; & si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où est-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, se conduit uniquement d'après ses penchans & sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, & pas un n'est la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître; tous, esclaves & dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'existoit plus, mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisseroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raison de le croire.

Ce rapport marqué me décide, & sans m'embarrasser du J. J. de nos Messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & si votre J. J. n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi; mais je l'honore parce que je veux être juste, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en pensant si mal de lui, étoit l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui dureroit dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer & le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, & d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont je sors sur son compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumieres, & contre la suffisance du faux savoir.

ROUSSEAU.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainsi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur & du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice & par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misere humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui rejettant obstinément & sans raison, les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé, & disposent en maîtres de sa destinée & de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la justice & l'évidence où la fraude & l'imposture sauteroient à des yeux non prévenus ?

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J., & si je

m'abuſe en le jugeant innocent, ce n'eſt du moins qu'après avoir pris toutes les meſures qui étoient en ma puiſſance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puiſque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, & qu'au milieu de tant de preſtiges, d'illuſions, de préjugés, de menſonges & de faux témoignages, ce ſoit, ſelon moi, le ſeul moyen ſûr de le connoître. Ce moyen en amene un autre non moins indiſpenſable, & qui devroit être le premier s'il étoit permis de ſuivre ici l'ordre naturel; c'eſt la diſcuſſion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en ſorte que les accuſateurs & l'accuſé ſoient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ſes réponſes. L'effroi que cette forme ſi ſacrée paroît faire aux premiers, & leur obſtination à s'y refuſer font contre eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raiſonnable & qui ſuffiroit ſeul pour leur condamnation, ſi la foule & la force de leurs preuves ſi frappantes, ſi éblouiſſantes n'arrêtoit en quelque ſorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accuſé peut répondre, mais enfin juſqu'à ce qu'il

ait donné ou refufé fes réponfes, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, fe fuppofant parfaitement inftruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait juftifié tant qu'il n'a pas confondu fes accufateurs.

Voilà, Monfieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens fur cette affaire. Hommes & fujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable; comme en jugeant coupable un innocent. La premiere erreur femble, il eft vrai, plus excufable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'eft pu garantir? Non, tant qu'il refte un moyen poffible d'éclaircir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'eft point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y refter. Si donc vous prenez affez d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider fur l'Auteur, & fi vous haïffez affez l'injuftice pour vouloir réparer celle que d'une façon fi cruelle vous avez pu commettre à fon égard, je vous propofe premiérement de voir l'homme; venez, je vous introduirai

chez lui ſans peine. Il eſt déjà prévenu ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard ſans bleſſer mes engagemens. Il ſait d'avance que ſi jamais vous vous préſentez à ſa porte, ce ſera pour le connoître, & non pas pour le tromper. Après avoir refuſé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre premiere viſite ſera pour lui la conſolante preuve que vous ne déſeſpérez plus de lui devoir votre eſtime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, ceſſant de le voir par les yeux de vos Meſſieurs, vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, & que, retrouvant en lui l'Auteur de ſes livres, vous ne reſtiez perſuadé, comme moi, qu'il eſt l'homme de la nature, & point du tout le monſtre qu'on vous a peint ſous ſon nom. Mais enfin pouvant nous abuſer l'un & l'autre dans des jugemens deſtitués de preuves poſitives & régulieres, il nous reſtera toujours une juſte crainte fondée ſur la poſſibilité d'être dans l'erreur, & ſur la difficulté d'expliquer, d'une maniere ſatisfaiſante, les faits allégués contre lui. Un pas ſeul alors

nous reste à faire pour constater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifester à tous les yeux : c'est de nous réunir pour forcer enfin vos Messieurs à s'expliquer hautement en sa présence & à confondre un coupable aussi impudent, ou du moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas......

LE FRANÇOIS.

Arrêtez..... je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice & à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, & c'est ce que je ferois en suivant votre conseil; c'est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infere moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, &

sans y recourir, je sais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez; j'ai lu si clairement dans les cœurs, avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre; j'ai vu tant de concert, de soin, d'activité, de chaleur dans les mesures prises pour cet effet; que des preuves administrées de cette maniere, par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le sais; mais il se plaît à l'être & n'aimeroit pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné, mais jamais ils n'ont

eu pleinement mon eſtime, & quand je vous vantois leurs vertus, je n'ai pu me réſoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres ſans vouloir les adopter. Leur fauſſeté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me ſéduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils ſe vantoient, je ne ſentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie, répugnance, averſion. J'étois bien aiſe de les voir nourrir pour lui une ſorte d'affection mépriſante & dériſoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvois ainſi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu ſi odieux que je le haïſſois de tout mon cœur ſans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monſtre effroyable, & j'aimois mieux n'avoir pas le plaiſir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raiſon, vous m'avez inſpiré autant d'eſ-

time pour sa patience & sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti en les lisant quelle passion donnoit tant d'énergie à son ame & de véhémence à sa diction. Ce n'est pas une explosion passagere, c'est un sentiment dominant & permanent qui peut se soutenir ainsi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens, & le soutiens comme vous, dès qu'il est Auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencée. C'est en faisant cette lecture avec le soin qu'elle exige, que j'ai senti toute la malignité, toute la détestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisois de l'original, je sentois la sincérité, la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & sans fiel; qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans réticence, & qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire

tout ce que je lisois dans les réponse montroit une brutalité féroce, ou une politesse insidieuse, traîtresse, & couvroit du miel des éloges le fiel de la satire & le poison de la calomnie. Qu'on lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'A***. sur les spectacles, & qu'on la compare avec la réponse de celui-ci; cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigre-doux, si propre à faire penser le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche ensuite sur ces lectures à découvrir lequel des deux Auteurs est le méchant. Croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'est Jean-Jaques ?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéide est une priere au Ciel de garantir les bons d'une erreur si funeste, & de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'A***. tirée de La Fontaine :

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

L'un ne songe qu'à prévenir un mal; l'autre dès l'abord oublie la question

pour ne songer qu'à nuire à son adversaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres adresse très-à-propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le serpent adresse à l'homme.

Ah subtil & rusé d'A***., si vous n'avez pas une serpe, instrument très-utile, quoi qu'en dise le serpent, vous avez en revanche un stilet bien affilé qui n'est gueres, sur-tout dans vos mains, un outil de bienfaisance.

Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que je n'ai plus. Non, Monsieur, je n'ai pas même besoin de voir J. J. pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il est la victime, pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de son premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer est détruit, & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude, mensonge, illusion.

Vous demandiez s'il existoit un com-

plot. Oui, ſans doute, il en exiſte un, & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de ſemblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la bruſque & incroyable ſortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné; ce décret fut le tocſin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux, quelque méchans, quelque vils qu'ils puſſent être, ſe fuſſent ainſi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adverſités? Pouvez-vous croire qu'on eût inſolemment farci les recueils de ſes propres écrits de tous ces noirs libelles, ſi ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'euſſent été inſpirés par cette ligue qui, depuis long-tems graduoit ſa marche en ſilence, & prit alors en public ſon premier eſſor. La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même tems celle de ces vénimeuſes productions qu'on a pris grand ſoin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le reſte. Cela n'eſt pas difficile à qui peut les parcourir de

ſang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'on ſenti, & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réuſſi. C'eſt de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus ſouvent ſans nommer ni lui, ni ſes livres; mais de faire en ſorte que l'application de ce qu'on en diroit fût ſi claire que chacun la fît ſur le champ. Depuis dix ans que l'on ſuit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop groſſiers qui, par cela ſeul, peuvent déplaire au public ou lui devenir ſuſpects. C'eſt dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités ſecrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes ſont les préſidens, que s'affilent les poignards dont on le crible ſous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier ſans emploi, ſans projet, ſans parti, ſans crédit a pu faire une affaire auſſi importante & auſſi univerſelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entrepriſe a pu paroître aſſez belle pour que tous les rangs ſans exception ſe ſoient empreſſés d'y concourir per fas & nefas, comme à l'œuvre la plus glorieuſe.

Si les auteurs de cet étonnant complot, si les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins, des peines, du travail, du tems, de la dépense qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3), qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténebres dont il ne peut résulter pour eux ni bien, ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre J. J. ni de la maniere dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre sans y pouvoir parvenir. Le complot dont il est le sujet n'est pas de ces impostures jettées au hasard qui

(3) On me reprochera, j'en suis très-sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort seroit moins à plaindre !

font un effet rapide mais paſſager, & qu'un inſtant découvre & détruit. C'eſt, comme il l'a ſenti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à meſure qu'elle avance & les traces des routes qu'elle a ſuivies & les veſtiges de la vérité qu'elle a fait diſparoître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de ſoin toute eſpece d'explication, les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire & dénaturer tout ce qui pourroit un jour ſervir à les confondre, & depuis plus de quinze ans qu'il eſt en pleine exécution, n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur falloit pour y réuſſir? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur eſt facile d'oblitérer le paſſé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur diſpoſition, ils pourroient ſans riſque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis ſur les yeux de leur victime. Qui ſait ſi ce moment n'eſt pas déjà venu? Si par les meſures qu'ils ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-préſent s'expoſer à des

confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'impofture ? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, fi vous voulez, par un refte de crainte attachée au menfonge de n'avoir jamais affez tout prévu. Je vous le répete, ils ont travaillé fans relâche à difpofer toutes chofes pour n'avoir rien à craindre d'une difcuffion réguliere, fi jamais ils étoient forcés d'y acquiefcer, & il me paroît qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens de mettre le fuccès de leur entreprife à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles feroient déformais les reffources de J. J. & de fes défenfeurs, s'il s'en ofoit préfenter ? Où trouveroit-il des juges qui ne fuffent pas du complot, des témoins qui ne fuffent fubornés, des confeils fidelles qui ne l'égaraffent pas ? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité que le menfonge ne répondît à fa place ? Quelle protection, quel appui trouveroit-il pour réfifter à cette confpiration générale ? Exifte-t-il, peut-il même exifter parmi les gens en place, un feul homme affez integre pour fe condamner lui-

même, aſſez courageux pour oſer défendre un opprimé, dévoué depuis ſi long-tems à la haine publique, aſſez généreux pour s'animer d'un pareil zele ſans autre intérêt que celui de l'équité? Soyez ſûr que quelque crédit, quelque autorité que pût avoir celui qui oſeroit élever la voix en ſa faveur & réclamer pour lui les premieres loix de la juſtice, il ſe perdroit ſans ſauver ſon client, & que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de maniere ou d'autre, finiroit par tenir, comme auparavant, ſa victime à ſa merci. Rien ne peut plus la ſouſtraire à ſa deſtinée, & tout ce que peut faire un homme ſage qui s'intéreſſe à ſon ſort, eſt de rechercher en ſilence les veſtiges de la vérité pour diriger ſon propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raiſon au parti que la paſſion lui a fait prendre.

Pour moi je veux vous faire ici ma confeſſion ſans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux, & cette croyance eſt telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas beſoin d'autre confirmation. Bien perſuadé de ſon innocence, je

n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour son défenseur & forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état, des amis à conserver, une famille à soutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Dom Quichotte & lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi, & me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expose au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais jusques - là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans manquer à votre parole, & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions

ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

ROUSSEAU.

Rassurez vous, je vous prie ; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaise. Dans la démarche que j'aurois desiré de faire, j'avois plus pour objet notre entiere & commune satisfaction que de ramener ni le public, ni vos Messieurs aux sentimens de la justice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement aussi persuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en suis pas réguliérement convaincu, puisque n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par son silence, ni l'absoudre par ses réponses. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement, puisqu'ils manquent du caractere qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumieres pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, & je resterois peut-être encore ici dans le doute, si le plus légitime & le plus fort des préjugés ne ve-

noit à l'appui de mes propres remarques, & ne me montroit le menſonge du côté qui ſe refuſe à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une diſcuſſion contradictoire, J. J. n'a ceſſé de la rechercher, de provoquer à grands cris ſes accuſateurs, & de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours eſquivé, fait le plongeon, parlé toujours entr'eux à voix baſſe, lui cachant avec le plus grand ſoin leurs accuſations, leurs témoins, leurs preuves, ſur-tout leurs perſonnes, & fuyant avec le plus évident effroi toute eſpece de confrontation. Donc ils ont de fortes raiſons pour la craindre, celles qu'ils allèguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je ne ſais comment, ne laiſſent pas de s'en contenter : mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, & dès-là toutes leurs preuves clandeſtines ſont ſans autorité ſur moi. Vous voilà dans le même cas où je ſuis, mais avec un moindre degré de certitude ſur l'innocence de l'accuſé, puiſque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux vous ne jugez de lui que par ſes écrits

& ſur mon témoignage. Donc vos ſcrupules devroient être plus grands que les miens, ſi les manœuvres de ſes perſécuteurs que vous avez mieux ſuivies, ne faiſoient pour vous une eſpece de compenſation. Dans cette poſition j'ai penſé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous aſſurer de la vérité étoit de la mettre à ſa derniere & plus sûre épreuve, celle préciſément qu'éludent ſi ſoigneuſement vos Meſſieurs. Il me ſembloit que ſans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire. " Nous ne ſau-
„ rions approuver qu'aux dépens de
„ la juſtice & de la ſureté publique,
„ vous faſſiez à un ſcélérat une grace
„ tacite qu'il n'accepte point & qu'il
„ dit n'être qu'une horrible barbarie
„ que vous couvrez d'un beau nom.
„ Quand cette grace en feroit réelle-
„ ment une, étant faite par force elle
„ change de nature; au lieu d'être un
„ bienfait elle devient un cruel ou-
„ trage, & rien n'eſt plus injuſte &
„ plus tyrannique que de forcer un
„ homme à nous être obligé malgré
„ lui. C'eſt ſans doute un des crimes
„ de J. J. de n'avoir, au lieu de la
„ reconnoiſſance qu'il vous doit, qu'un

déposoit contre lui. Mais ses desirs attiédis ne sont plus animés, ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, & sentez ce qu'il doit penser de la génération présente & de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime, & de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité, leur trahison, leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, & ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincérement avec les mêmes démonstrations qu'ils employerent si long-tems en dérision à faire de lui le jouet de la canaille.

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans & vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux & cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui

faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la bassesse & l'indignité de leur conduite, pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique, n'en seroit que plus abjecte, & que s'avilir autour d'un monstre à tant de manéges insidieux étoit se mettre soi même au-dessous de lui? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes, comment pourroit-il être touché de leurs éloges? Comment pourroit-il agréer le retour tardif & forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir, ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique & décisive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a cessé de desirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante justification, jetter aucune véritable douceur dans sa

tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triste jouissance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démasqués? Tant de soins qu'ils se donnent, tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges & d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténebres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystere, & les exposer à se voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliser doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui, lorsque l'animosité du public cessera d'être attisée par la présence du condamné, saisira, pour se faire écouter, le moment où les yeux commenceront

s'ouvrir? Qui fait si quelque dépositaire fidelle ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de son innocence que le public, forcé de s'y rendre, sente & déplore sa longue erreur? Qui sait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir, que le remords fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelqu'une qu'on n'a pas prévue, & qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte est encore plus active, & les auteurs d'un pareil projet ont sans y penser sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquit de leur conscience & déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeroient sur eux du reste, cesseroient de s'occuper du coupable & ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les

mesures qu'ils ne cessent de prendre pour lui fermer toute voie à toute explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décelent avec leurs alarmes la cause qui les entretient & les perpétue : elles ne peuvent plus cesser quoiqu'ils fassent ; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit sa vengeance, il en auroit une bien assurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entassées, ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs succès & de toutes leurs prospérités. Ils ont employé toutes les ressources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres ; à force d'ajouter moyens sur moyens ils les ont tous épuisés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des ressources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux, ni de personne, & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée ; mais en lui faisant tout le mal

qu'ils lui pouvoient faire, ils l'ont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'est plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation & adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts, le tems ne leve enfin le voile de l'imposture & ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, & en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'espoir. " Si ma „ mémoire devoit, dit-il, s'éteindre „ avec moi, je me consolerois d'avoir „ été si mal connu des hommes dont „ je serois bientôt oublié ; mais puis„ que mon existence doit être connue „ après moi par mes livres & bien „ plus par mes malheurs, je ne me „ trouve point, je l'avoue, assez de „ résignation pour penser sans impa„ tience, moi qui me sens meilleur &

„ plus juste qu'aucun homme qui me „ soit connu, qu'on ne se souviendra „ de moi que comme d'un monstre, „ & que mes écrits, où le coeur qui „ les dicta est empreint à chaque page, „ passeront pour les déclamations d'un „ tartuffe qui ne cherchoit qu'à trom- „ per le public. Qu'auront donc servi „ mon courage & mon zele, si leurs „ monumens loin d'être utiles aux „ bons: (4) ne font qu'aigrir & fo- „ menter l'animosité des méchans, si „ tout ce que l'amour de la vertu m'a „ fait dire sans crainte & sans intérêt „ ne fait, à l'avenir, comme aujour- „ d'hui, qu'exciter contre moi la pré- „ vention & la haine, & ne produit „ jamais aucun bien; si au lieu des „ bénédictions qui m'étoient dues, „ mon nom que tout devoit rendre „ honorable n'est prononcé dans l'a- „ venir qu'avec imprécation! Non, je „ ne supporterois jamais une si cruelle „ idée; elle absorberoit tout ce qui

(4) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-sottement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

„ m'eſt reſté de courage & de conſ-
„ tance. Je conſentirois ſans peine, à
„ ne point exiſter dans la mémoire des
„ hommes, mais je ne puis conſentir,
„ je l'avoue, à y reſter diffamé; non,
„ le Ciel ne le permettra point, &
„ dans quelque état que m'ait réduit
„ la deſtinée, je ne déſeſpérerai ja-
„ mais de la providence; ſachant bien
„ qu'elle choiſit ſon heure & non pas
„ la nôtre, & qu'elle aime à frapper
„ ſon coup au moment qu'on ne l'at-
„ tend plus. Ce n'eſt pas que je donne
„ encore aucune importance, & ſur-
„ tout par rapport à moi, au peu de
„ jours qui me reſtent à vivre, quand
„ même j'y pourrois voir renaître pour
„ moi toutes les douceurs dont on a
„ pris peine à tarir le cours. J'ai trop
„ connu la miſere des proſpérités hu-
„ maines pour être ſenſible à mon
„ âge à leur tardif & vain retour, &
„ quelque peu croyable qu'il ſoit, il
„ leur ſeroit encore plus aiſé de re-
„ venir qu'à moi d'en reprendre le
„ goût. Je n'eſpere plus, & je deſire
„ très-peu, de voir de mon vivant la
„ révolution qui doit déſabuſer le pu-
„ blic ſur mon compte. Que mes per-
„ ſécuteurs jouiſſent en paix, s'ils

„ peuvent, toute leur vie du bonheur
„ qu'ils se sont fait des miseres de la
„ mienne. Je ne desire de les voir ni
„ confondus, ni punis, & pourvu qu'en-
„ fin la vérité soit connue, je ne de-
„ mande point que ce soit à leurs dé-
„ pens : mais je ne puis regarder
„ comme une chose indifférente aux
„ hommes le rétablissement de ma
„ mémoire & le retour de l'estime
„ publique qui m'étoit due. Ce seroit
„ un trop grand malheur pour le
„ genre-humain que la maniere dont
„ on a procédé à mon égard servît de
„ modele & d'exemple, que l'honneur
„ des particuliers dépendît de tout im-
„ posteur adroit, & que la société,
„ foulant aux pieds les plus saintes
„ loix de la justice, ne fût plus qu'un
„ ténébreux brigandage de trahisons se-
„ cretes, & d'impostures adoptées sans
„ confrontation, sans contradiction,
„ sans vérification, & sans aucune dé-
„ fense laissée aux accusés. Bientôt les
„ hommes à la merci les uns des au-
„ tres n'auroient de force & d'action
„ que pour s'entre-déchirer entr'eux,
„ sans en avoir aucune pour la résis-
„ tance ; les bons, livrés tout-à-fait
„ aux méchans, deviendroient d'abord

,, leur proie, enfin leurs disciples;
,, l'innocence n'auroit plus d'asyle,
,, & la terre devenue un enfer, ne
,, seroit couverte que de Démons oc-
,, cupés à se tourmenter les uns & les
,, autres. Non, le Ciel ne laissera point
,, un exemple aussi funeste ouvrir au
,, crime une route nouvelle inconnue
,, jusqu'à ce jour; il découvrira la
,, noirceur d'une trame aussi cruelle.
,, Un jour viendra, j'en ai la juste
,, confiance, que les honnêtes gens
,, béniront ma mémoire & pleureront
,, sur mon sort. Je suis sûr de la chose,
,, quoique j'en ignore le tems. Voilà
,, le fondement de ma patience & de
,, mes consolations. L'ordre sera réta-
,, bli tôt ou tard, même sur la terre,
,, je n'en doute pas. Mes oppresseurs
,, peuvent reculer le moment de ma
,, justification, mais ils ne sauroient
,, empêcher qu'il ne vienne. Cela me
,, suffit pour être tranquille au milieu
,, de leurs œuvres: qu'ils continuent
,, à disposer de moi durant ma vie,
,, mais qu'ils se pressent; je vais bien-
,, tôt leur échapper ".

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J., & tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient

pas de sonder la profondeur, il doit passer le reste de ses jours dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort & celle de ses persécuteurs leurs trames seront découvertes & sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs ; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit long-tems dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra surement à plusieurs si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, & qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, & d'en

ployer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, & déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt, l'animosité, la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres; un tems peut venir où leur passion calmée & leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins & complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, & de l'effet de tout cela pour abuser le public? que, trouvant d'honnêtes gens empressés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant comme ils le font maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands & qu'ils savent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiscrets ou véridiques, surtout à l'heure où prêts à sortir de cette vie, ils seront sollicités par leur conf-

cience à ne pas emporter leur coulpe avec eux ? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faisons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu ? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement, qu'il ne l'est que la crédulité publique enhardissant les imposteurs, les ait portés à le peindre ainsi successivement, & en enchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. Cette marche, très-naturelle à la passion, est un piége qui la décele & dont elle se garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un regiftre exact de ce que, selon vos Messieurs, il a fait, dit, écrit, imprimé depuis qu'ils se sont emparés de sa personne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir sont aussi concordans & aussi naturels que les faits qu'on lui impute, & tout cela

toujours si bien prouvé qu'en admettant un seul de ces faits, on n'a plus droit d'en rejetter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul & de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de tems; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, & qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges, ne sauroient établir que les autres sont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, & il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pu se justifier; c'est-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qu'il m'

paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains & de leur injustice. Quoiqu'ils puissent faire, ses livres transmis à la postérité, montreront que leur Auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre, & sa vie réglée, simple, uniforme, & la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractere affreux qu'on veut lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret, développé avec de si grandes précautions & suivi avec tant de zele, comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui sont passagers & périssables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le siecle où vécut J. J. la même horreur que ce siecle marque pour lui, & que ce complot immortalisant son Auteur, comme Erostrate, passera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

LE FRANÇOIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction, mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois

que des multitudes de caracteres & d'événemens décrits dans l'histoire n'ont peut-être d'autre fondement, que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le tems fasse triompher la vérité, c'est ce qui doit arriver très-souvent, mais que cela arrive toujours, comment le sait-on, & sur quelle preuve peut on l'assurer? Des vérités long-tems cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites. Cent mille autres peut-être resteront à jamais offusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifester; car tant qu'elles restent cachées, elles sont pour nous comme n'existant pas. Otez le hasard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être cachée, & qui sait combien il en reste pour qui ce hasard ne viendra jamais? Ne disons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'est ce qu'il nous est impossible de savoir, & il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces, il fait plus souvent triompher le mensonge, sur-tout quand les hommes ont intérêt à le soutenir. Les conjectures sur lesquelles vous croyez

que le mystere de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse, trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément, & tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faisant un triage, choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, & rejettant celles qui tranchent, repugnent & se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit

pour effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous vous chargeons de choisir & d'arranger après.* Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, & de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, & travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde & contradictoire, loin de paroître un tissu de fables grossieres, paroîtra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui, avec des passions diverses & monstrueuses, vouloit le blanc & le noir, & passoit sa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après sa mort, doit, par les pieces & les preuves dont il sera muni, fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à re-

que le mystere de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse, trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément, & tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faisant un triage, choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, & rejettant celles qui tranchent, repugnent & se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit

leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir & d'arranger après.* Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, & de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, & travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde & contradictoire, loin de paroître un tissu de fables grossieres, paroîtra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui, avec des passions diverses & monstrueuses, vouloit le blanc & le noir, & passoit sa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après sa mort, doit, par les pieces & les preuves dont il sera muni, fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à re-

gret un caractere affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de sa plume & de ses talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par là, comme si dire & prouver également le pour & le contre, tout persuader & ne rien croire eût été le jeu favori de son esprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, sauta comme l'Aletès du Tasse

Menteur adroit, savant dans l'art de nuire,
Sous la forme d'éloge habiller la satire.

Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur Auteur. Ce sera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous & moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand succès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le croye ou le trouve mauvais? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos Messieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, &

cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions éparses ont disparu, depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curiosité de personne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes, de libelles venimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes, & d'en changer peu-à-peu l'esprit, ont été, dans cette vue, arrangés & falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement par des retranchemens qui supprimant les éclaircissemens nécessaires, altéroient le sens de ce qu'on laissoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour les fautes d'impression, mais qui produisoient des contre-sens terribles, & qui, fidellement transcrites à chaque impression nouvelle, ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet on a

lui jusqu'à son désaveu. En le faisant imprimer eux-mêmes, ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant ses mauvais principes mis à découvert & consignés dans ses écrits, il tâchoit de se disculper en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accusoit d'être falsifiés des passages que tout le monde sait bien ne l'être pas, & fixant toute l'attention du public sur ces passages, ils l'ont ainsi détourné de vérifier leurs infidélités. Supposez qu'un homme vous dise : J. J. dit qu'on lui a volé des poires, & il ment; car il a son compte de pommes; donc on ne lui a point volé de poires : ils ont exactement raisonné comme cet homme-là, & c'est sur ce raisonnement qu'ils ont persiflé sa déclaration. Ils étoient si sûrs de son peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faisoient imprimer, ils imprimoient aussi cette prétendue traduction du Tasse tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils lui ont en effet attribuée, sans la moindre objection de la part du public; comme si cette maniere d'écrire aride & sautillante, sans liaison, sans harmonie & sans grace,

grace, étoit en effet la sienne. De sorte que, selon eux, tout en protestant contre tout ce qui paroîtroit désormais sous son nom, ou qui lui seroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-seulement sans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface singeresse qu'ils ont mise à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossiere, une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Messieurs poussée ici jusqu'à la bêtise? point du tout : en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'est besoin de mettre ni bon sens, ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite; plus elles sont absurdes & ridicules, plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'A ***. ou D ***. s'avisoient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes

très-diftinctement, & chacun feroit très-furpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monftruofité.

Nos Meffieurs fentent fi bien cet avantage, & favent fi bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces rufes d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend & s'en plaint, perfonne n'y veuille ajouter foi. Quand, par exemple, un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient fouvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleufes qu'ils font de fes écrits, qui eft-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon, & n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce difcours lui revint? Quand encore on verra fon nom pompeufement étalé dans les liftes des foufcripteurs de livres de prix, qui eft-ce qui dès-à-préfent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces foufcriptions prétendues font là mifes à fon infçu, ou malgré lui, feulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je sais ce qu'il en est, car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule souscription, savoir celle pour la statue de M. de Voltaire (*).

(*) *Lettre de M. Rousseau à M. De La Tourette.*

à Lyon 2 Juin 1770.

J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le projet d'élever une statue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oser y prétendre, & je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre des souscrivans. J'espere, Monsieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occasion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, Monsieur, très-humblement & de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. De La Tourette, relative à la précédente, transcrite sur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous savez peut-être, Monsieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jaques Rousseau vous avait écrit une lettre, par laquelle il souscrivait entre vos mains pour cet

L 2

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite est la seule dont on ne fait rien; car le discret d'A ***. qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité qu'une vengeance; mais c'est une vengeance à la Jean-Jaques que Voltaire ne lui rendra pas.

Vous devez sentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce à son égard à travers les filets tendus autour de lui, & dans lesquels en s'y débattant il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive est

---

taine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute Françaife. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes, ou amateurs. M. le Duc de Choiseul est à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

Mde. Denis vous fait les plus sinceres complimens. Agréez, Monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

trop hors de l'ordre commun des choses pour pouvoir jamais être cru, & ses protestations mêmes ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence & de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à J. J. un conseil; le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embûches & de piéges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer : c'est de rester, s'il se peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquiescer à rien de ce qu'on lui propose, sous quelque prétexte que ce soit, & de résister même à ses propres mouvemens tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à faire ou à dire se présente à son es-

(5) Il ne m'est pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés, je le sais; mais sans aucun espoir de succès tous les efforts possibles quoiqu'inutiles n'en sont pas moins dans mon devoir, & je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

prit, il doit compter que dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'est qu'on est sûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeste. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falsifications de ses livres, & contre tous les écrits pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuser pour lui nuire que la déclaration dont nous venons de parler? & cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû sentir cela de lui-même par le soin qu'on a pris de la faire imprimer à son insçu: car il n'a surement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'Ecrit sur le Gouvernement de Pologne (6) qu'il n'a fait que sur les plus tou-

(6) Cet écrit est tombé dans les mains de M. d'A * * *. peut-être aussi-tôt qu'il est sorti des miennes, & Dieu sait quel usage il en a su faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit en venant me dire adieu à son départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela j'ai jugé en y repensant qu'il me croyoit l'auteur de l'article & je ne doute pas qu'il n'y

chantes instances, avec le plus parfait désintéressement, & par les seuls motifs de la plus pure vertu, sembloit ne pouvoir qu'honorer son auteur & le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit sollicité, l'usage qu'on s'est empressé d'en faire & le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à desirer pour l'auteur que, résistant à toute cajolerie, il

---

ait du d'A***. dans cette affaire, aussi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate, & d'un prêtre avanturier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A***. ne me surprennent plus, j'y suis tout accoutumé. Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote, & si j'avois la fantaisie & les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes, j'aurois assurément des choses plus pressées à dire & plus importantes pour moi que des satires du Comte Wielkorski. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du systême de conduite que l'on suit à mon égard. Qu'est-ce qui pourroit empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne sais rien, à quoi je ne peux rien, & que tout le monde favorise?

se refusât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la sollicitoient avec tant d'instance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute proposition qu'on lui fait & quelque couleur qu'on lui donne, a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcheroit d'y consentir si ce but lui étoit connu. Il doit sentir, sur-tout, que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piege pour lui de la part de ceux qui le lui proposent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus dans sa position en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'environnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite sur les

choſes qu'ils doivent lui propoſer. Surtout qu'il ne ſe laiſſe point émouvoir par le reproche de ſe refuſer à quelque bonne œuvre ; ſûr au contraire que ſi c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout ſe réuniroit pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite, & qu'il n'en réſultât quelque effet en ſa faveur.

Par les meſures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ſes écrits, & pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais ſongé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne ſe borne pas à la génération préſente, pour qui ces ſoins ne ſont plus néceſſaires, & puiſqu'ayant ſous les yeux ſes livres, tels à-peu-près qu'il les a compoſés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît ſi forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractere qu'on prête à l'auteur ; puiſqu'au contraire on les a ſu mettre au rang de ſes crimes, que la profeſſion de foi du Vicaire eſt devenue un écrit impie, l'Héloïſe un roman obſcene, le Contrat ſocial un livre ſéditieux ; puiſqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui ſur la ſcene tout exprès pour exciter ce riſible ſcan-

dale qui n'a fait rire personne, & dont nul n'a senti la comique absurdité : puisqu'enfin ces écrits, tels qu'ils existent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projetté pour rendre sa mémoire odieuse, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de son innocence & de leur imposture ? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans & pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre ? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises, qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siecle où nous vivons de tous les autres, est l'esprit méthodique & conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient sans suite & sans regle au gré des passions des hommes ; & ces passions s'entrechoquant sans cesse,

faisoient flotter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches & leurs regles, & ces regles auxquelles le public est asservi, sans qu'il s'en doute, s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs, ces chefs, par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur J. J. & la grandeur du succès qui dût les étonner eux-mêmes, leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songerent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société, ceux sur-tout qui, disposés comme eux aux secretes intrigues & aux mines souterraines, ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des hommes, que nul ne trouvât plus

d'assiette solide & ne pût marcher que sûr des terrains contreminés. Ils se donnerent des chefs principaux qui de leur côté dirigeant sourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entr'eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent & n'en sont pas estimés, mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente & cachée est la grande passion de tous; & que par une rencontre assez naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. Voilà comment le siecle où nous vivons est devenu le siecle de la haine & des secrets complots: siecle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement mais par aversion pour le parti contraire, où, pourvu qu'on fasse le mal d'autrui, nul ne se soucie de son propre bien.

ROUSSEAU.

C'étoit pourtant chez tous ces gens si haineux que vous trouviez pour J. J. une affection si tendre....

LE FRANÇOIS.

Ne me rappellez pas mes torts; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées étoient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentois une forfanterie que je ne savois pas démêler, & mon jugement, subjugué mais non satisfait, cherchoit les éclaircissemens que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens assortis à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit sur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de mystere pour les faire mieux circuler. Les philosophes, pour conserver une certaine gravité, se sont donné, en se faisant chefs de parti, des multitudes de petits éleves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, & dont ils ont fait autant d'émissaires & d'opérateurs de sourdes iniquités, & répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient &

qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs sans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang d'un homme, sûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans l'histoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'estime & la bienveillance que sa droiture & la douceur de son commerce devoient naturellement inspirer, s'est éparpillé sans retour à la premiere épreuve, ou n'est resté que pour le trahir. Mais les complices de nos Messieurs n'oseront jamais ni les démasquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes; ni se détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. Demeurant ainsi tous unis par la crainte plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un

corps indiſſoluble dont chaque membre ne peut plus être ſéparé.

Dans l'objet de diſpoſer par leurs diſciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont aſſorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs ſectateurs les principes les plus propres à ſe les tenir inviolablement attachés, quelque uſage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinſſent contrarier les leurs, ils l'ont ſappée par la baſe en détruiſant toute religion, tout libre-arbitre, par conſéquent tout remords; d'abord avec quelque précaution par la ſecrete prédication de leur doctrine, & enſuite tout ouvertement, lorſqu'ils n'ont plus eu de puiſſance réprimante à craindre. En paroiſſant prendre le contre-pied des Jéſuites, ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées en ſe faiſant comme eux chefs de parti. Les Jéſuites ſe rendoient tout puiſſans en exerçant l'autorité divine ſur les conſciences, & ſe faiſant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philoſophes ne pouvant uſurper la même autorité ſe ſont appliqués à la détruire,

& puis en paroiſſant expliquer la nature (7) à leurs dociles ſectateurs, & s'en faiſant les ſuprêmes interpretes, ils ſe ſont établis en ſon nom une autorité non moins abſolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroiſſe libre & ne régner ſur les volontés que par la raiſon. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puiſſance comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient par conſéquent incompatibles, puiſque le ſyſtême fondamental de l'un & de l'autre étoit de régner deſpotiquement. Chacun voulant régner ſeul ils ne pouvoient partager l'empire & régner enſemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, ſuivant plus adroitement les erremens de l'autre, l'a ſupplanté en lui débauchant ſes appuis, & par eux eſt venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher ſur ſes traces avec autant d'audace & plus de ſuccès, puiſque l'autre a toujours

(7) Nos Philoſophes ne manquent pas d'étaler pompeuſement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphyſique ils ont décoré de ce beau nom.

éprouvé de la résistance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles ; mais s'il renaissoit quelques vrais défenseurs du théïsme, de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles persécutions; bientôt une inquisition philosophique, plus cauteleuse & non moins sanguinaire que l'autre, feroit brûler sans miséricorde quiconque oseroit croire en Dieu. Je ne vous déguiserai point qu'au fond du cœur je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là-dessus, ainsi que J. J., que chacun est porté naturellement à croire ce qu'il desire, & que celui qui se sent digne du prix des ames justes ne peut s'empêcher de l'espérer. Mais sur ce point comme sur J. J. lui-même, je ne veux point professer hautement & inutilement des sentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profession de foi que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme &

d'athéisme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs prosélytes, mais dans les mysteres secrets où ils les employent, de n'en craindre aucune indiscrétion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Persans, objecté par J. J. à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, & leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien, selon eux, à se taire, & l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-tems on n'entend plus parler de

restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans sans repentir, sans remords, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui, le mensonge & la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie? Et que serviroit même à J. J. ce repentir supposé d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne transpireroient jamais au-dehors, & ne parviendroient à la connoissance de personne? Ignorez-vous que tous les ligueurs surveillans les uns des autres forcent & sont forcés de rester fidelles au complot, & qu'entourés, sur-tout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'ensevelir dans un secret éternel? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans & les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher, même à force de tems, de l'imposture, & se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la

tenir cachée, & qu'aucun ne porte à la révéler ?

ROUSSEAU.

Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela, c'est à vous-même, & ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh ! dites-moi donc à votre tour quel intérêt, quel motif vous ramene de l'aversion, de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens ? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincérement aujourd'hui que vous le jugez innocent ? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt ? Non, Monsieur, il en est encore, & peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui font aujourd'hui par foiblesse & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent ; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le savoir les impressions de la haine,

croyant de bonne foi suivre celles de la pitié. Il y a dans la disposition publique un prestige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils se relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, & la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux, & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de son propre égarement. Cela; quoique vous en disiez, arrivera tôt ou tard. La question si cavaliérement décidée dans notre siecle sera mieux discutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires; ce sera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore, & les auteurs du complot, & ses directeurs des deux sexes, & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui, trompé par eux & le croyant réellement coupable, se prête sans scru-

pule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conſcience éteinte dans les premiers n'y laiſſe plus de priſe au repentir. Mais l'égarement des autres eſt l'effet d'un preſtige qui peut s'évanouir, & leur conſcience rendue à elle-même peut leur faire ſentir cette vérité ſi pure & ſi ſimple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme prouve que ce n'eſt point pour ſa méchanceté qu'il eſt diffamé. Si-tôt que la paſſion & la prévention ceſſeront d'être entretenues, mille choſes qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuſes de ſes écrits dont vos Meſſieurs attendent un ſi grand effet, en produiront alors un tout contraire & ſerviront à les déceler, en manifeſtant aux plus ſtupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de ſon vivant par des traîtres en ſe cachant très-ſoigneuſement de lui, portera tous les caracteres des plus noirs libelles: enfin tous les manéges dont il eſt l'objet paroîtront alors ce qu'ils ſont; c'eſt tout dire.

Que les nouveaux philoſophes aient

voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mît leur conscience à son aise, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot, & paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engouement d'athéisme est un fanatisme éphemere, ouvrage de la mode, & qui se détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être longtems celle de la multitude victime de leurs passions, & qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance & les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte & sans honte; une jeunesse sans discipline, des femmes sans

mœurs (8), des peuples fans foi, des Rois fans loi, fans fupérieur qu'ils craignent & délivrés de toute efpece de frein, tous les devoirs de la confcience anéantis, l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien focial que la force; on peut prévoir aifément, ce me femble, ce qui doit bientôt réfulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres inftruits par leurs inftituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs paffions; tantôt fourdement affamée, tantôt ouvertement dévaftée, par-tout inondée de foldats (9), de comédiens, de filles publi-

(8) Je viens d'apprendre que la génération préfente fe vante finguliérement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne fe vante auffi de défintéreffement, de droiture, de franchife & de loyauté. C'eft être auffi loin des vertus qu'il eft poffible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au refte il eft très-naturel qu'à force de fourdes intrigues & de noirs complots, à force de fe nourrir de bile & de fiel on perde enfin le goût des vrais plaifirs. Celui de nuire une fois goûté rend infenfible à tous les autres: c'eft une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable quoique François, j'efpere qu'il

ques, de livres corrupteurs & de vices destructeurs, voyant naître & périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans ses calamités, le fruit des nouvelles instructions, & jugeant d'elles par leurs funestes effets, prendra dans sa même horreur & les professeurs & les disciples & toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, & bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siecle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

Ces sentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs, pour consoler l'homme dans ses miseres & l'encourager à la vertu peuvent bien, à force d'art, d'intrigues & de sophismes, être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations suivantes, ils rameneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur que nos phi-

---

pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe & France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

losophes admettent quand il leur eſt commode, & rejettent quand il leur eſt importun, perce à travers les écarts de la raiſon, & crie à tous les cœurs que la juſtice a une autre baſe que l'intérêt de cette vie, & que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, a ſon ſiége dans un ſyſtême différent qu'on cherche en vain ſur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conſcience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raiſon dans l'entendement, & l'inſenſibilité morale eſt tout auſſi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puiſſent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiſeront plus la paſſion qui les anima, quand cette paſſion ſe ſera ſuffiſamment aſſouvie, quand ils

(10) *De l'utilité de la Religion.* Titre d'un beau livre à faire, & bien néceſſaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Egliſe, ni par un auteur de profeſſion. Il faudroit un homme tel qu'il n'en exiſte plus de nos jours, & qu'il n'en renaîtra de long-tems.

en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre, & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux & que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transf.

mettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand besoin; l'une, d'avoir, & sur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout & toujours le droit naturel, & à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, & je vous exhorte à y concourir, puisque vous le pouvez faire sans risque & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loisir & sans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions, & reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les vestiges, fournir à ceux qui vien-

dront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. fur tout cela, je ne doute point que nous ne tiraffions de lui beaucoup de lumieres qui resteront à jamais éteintes, & que nous ne fussions furpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de fa part expliqueroient des énigmes qui fans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adresse de fes ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai reçu de fon propre mouvement des éclairciffemens inattendus fur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonftance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre afpect. Mais, gêné par mes engagemens & forcé de fupprimer mes objections, je me fuis fouvent refufé malgré moi aux folutions qu'il fembloit m'offrir, pour ne pas paroître inftruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous uniffons pour former avec lui une fociété fincere & fans fraude, une fois fûr de notre droiture & d'être eftimé de nous, il nous ouvrira fon cœur fans peine; & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il eft naturellement fi difpofé,

nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations sentiront la valeur, & qui du moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, & les couvrira, sans aucun risque d'une gloire aussi belle, aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

LE FRANÇOIS.

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût, & j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs erremens & à circonvenir comme eux un homme

dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-tems déjà, malgré vos précautions & les siennes, vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres, & je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous ; ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper ; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire sans fausseté, de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre, ils en ont aussi de me ménager, & je me flatte qu'ils me connoissent trop d'honneur pour craindre des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos sentimens à

son égard, & que si je ne puis lui révéler les mysteres de ses ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & transmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire disparoitre, & qui fourniront un jour de puissans indices pour parvenir à la connoissance de la vérité. Je sais que ses papiers déposés en divers tems, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fidelles, sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accommoder à leur gré les autres ; ce qu'ils ont pû faire à discrétion, ne craignant ni examen, ni vérification de la part de qui que ce fût, ni sur-tout de gens intéressés à découvrir & manifester leur fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort, & par les mesures prises, il est bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver est de les déposer secré-

rement, s'il est possible, en des mains vraiment fidelles & sures. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, & pour le service de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur, est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient

causer de grands désordres, & dont le succès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette consolation pour sa derniere heure que des mains amies lui ferment les yeux.

FIN du Troisieme Dialogue.



HISTOIRE
DU
PRÉCÉDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du sujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet Ecrit. C'est ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précede. Mais je dirai quelle étoit sa destination, quelle a été sa destinée, & pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues, malgré le serrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir, sans imaginer comment en pouvoir faire usage, & sans me résoudre sur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient sous le nom d'amis. Frappé sur-tout de l'insigne duplicité de ***, que j'avois estimé au point de lui con-

fier mes confessions, & qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un instrument d'imposture & de trahison, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœuvres m'annonçoient si clairement les intentions ? Leur confier mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, & la maniere dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence & par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan jusqu'au siége de tout ordre & de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence, & de remettre à elle seule l'entiere disposition du dépôt que je desirois laisser en de sures mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit, & de la dé-

poser dans une Eglise sur un Autel ; & pour rendre cette démarche aussi solemnelle qu'il étoit possible ; je choisis le grand Autel de l'Eglise de Notre-Dame ; jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt seroit plus aisément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi ; ce qui étoit tout ce que j'avois à desirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon Ecrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reste vuide, seroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus surement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des

choſes & la diſpoſition du Chœur & de ſes avenues ; car ce que j'avois à redouter, c'étoit d'être retenu au paſſage, ſûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuſcrit étant prêt, je l'enveloppai, & j'y mis la ſuſcription ſuivante.

DÉPÔT REMIS A LA PROVIDENCE.

« PROTECTEUR des opprimés, » Dieu de juſtice & de vérité, reçois » ce dépôt que remet ſur ton Autel & » confie à ta providence un étranger infortuné, ſeul, ſans appui, ſans défenſeur ſur la terre, outragé, moqué, » diffamé, trahi de toute une génération, chargé depuis quinze ans à l'envi de traitemens pires que la mort, & » d'indignités inouies jusqu'ici parmi » les humains, ſans avoir pu jamais en » apprendre au moins la cauſe. Toute » explication m'eſt refuſée, toute communication m'eſt ôtée ; je n'attends » plus des hommes, aigris par leur

„ propre injustice, qu'affronts, men-
„ songes & trahisons. Providence éter-
„ nelle, mon seul espoir est en toi ;
„ daigne prendre mon dépôt sous ta
„ garde & le faire tomber en des mains
„ jeunes & fidelles, qui le transmét-
„ tent exempt de fraude à une meil-
„ leure génération ; qu'elle apprenne,
„ en déplorant mon sort, comment fut
„ traité par celle-ci un homme sans
„ fiel & sans fard, ennemi de l'injus-
„ tice, mais patient à l'endurer, &
„ qui jamais n'a fait, ni voulu, ni
„ rendu de mal à personne. Nul n'a
„ droit, je le sais, d'espérer un mira-
„ cle ; pas même l'innocence oppri-
„ mée & méconnue. Puisque tout doit
„ rentrer dans l'ordre un jour, il suf-
„ fit d'attendre. Si donc mon travail
„ est perdu, s'il doit être livré à mes
„ ennemis & par eux détruit ou défi-
„ guré, comme cela paroît inévitable,
„ je n'en compterai pas moins sur ton
„ œuvre, quoique j'en ignore l'heure
„ & les moyens ; & après avoir fait,
„ comme je l'ai dû, mes efforts pour y
„ concourir, j'attends avec confiance,
„ je me repose sur ta justice, & me ré-
„ signe à ta volonté „.

Au verso du titre & avant la premiere page étoit écrit ce qui suit.

« Qui que vous soyez que le Ciel a
» fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque
» usage que vous ayez résolu d'en
» faire, & quelque opinion que vous
» ayez de l'Auteur, cet Auteur infor-
» tuné vous conjure par vos entrailles
» humaines & par les angoisses qu'il a
» souffertes en l'écrivant, de n'en dis-
» poser qu'après l'avoir lu tout entier.
» Songez que cette grace que vous
» demande un cœur brisé de douleur,
» est un devoir d'équité que le Ciel
» vous impose ».

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, & je me rendis le samedi 24 février 1776 sur les deux heures à Notre-Dame, dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par

l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée & qui séparoit de la nef la partie des bas-côtés qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de forte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vuide, & qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux discerner ce que je voyois. Depuis trente-six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent & en divers tems à Notre-Dame; j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert & libre, & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne, je crus dans mon

premier tranſport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes, & le murmure d'indignation qui m'échappa, ne peut être conçu que par celui qui ſauroit ſe mettre à ma place, ni excuſé que par celui qui ſait lire au fond des cœurs.

Je ſortis rapidement de l'Égliſe, réſolu de n'y rentrer de mes jours ; & me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reſte du jour, errant de toutes parts ſans ſavoir ni où j'étois ni où j'allois, juſqu'à ce que n'en pouvant plus, la laſſitude & la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue & preſque hébêté de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier ſaiſiſſement, je commençai à réfléchir plus poſément à ce qui m'étoit arrivé, & par ce tour d'eſprit qui m'eſt propre, auſſi prompt à me conſoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'enviſager d'un autre œil le mauvais ſuccès de ma tentative. J'avois dit dans ma ſuſcription que je n'attendois pas un miracle, & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réuſſir mon projet : car l'idée que mon manuſcrit parviendroit directement au

Roi, & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit; cette idée, dis-je, étoit si folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt jusqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins persécuteurs ou de leurs amis, & par conséquent pour être ou tout-à-fait supprimé ou défiguré, selon leurs vues, pour le rendre funeste à ma mémoire? Enfin le mauvais succès de mon projet dont je m'étois si fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement, & voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance, avec lequel j'avois eu quelque liaison, que je n'avois point cessé d'estimer, & qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris

depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de ſon retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépoſitaire de mon manuſcrit. Cet homme étoit, il eſt vrai, Philoſophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faiſoient tous ces préjugés contre un point auſſi bien établi que ſa probité l'étoit dans mon eſprit? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare, ne faiſoit qu'augmenter ma confiance en lui; & quel plus digne inſtrument le Ciel pouvoit-il choiſir pour ſon œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc; je cherche ſa demeure ; enfin je la trouve, & non ſans peine. Je lui porte mon manuſcrit, & je le lui remets avec un tranſport de joie, avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans ſavoir encore de quoi il s'agiſſoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête uſage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette aſſurance très-ſuperflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment étoit venu où le voile de ténebres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépositaire des éclaircissemens qui me paroissoient devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait sur lui mon Ecrit ni de ce qu'il pensoit de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré, me fit penser que leurs dispositions & les siennes étoient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisoit point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus

jeune que lui, qui pût furvivre affez & à moi & à mes perfécuteurs pour pouvoir le publier un jour fans crainte d'offenfer perfonne. Il s'attacha finguliérement à cette derniere idée, & il m'a paru par la fufcription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous fes foins à faire en forte, comme je l'en ai prié, que le manufcrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du fiecle préfent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'Ecrit fût fidellement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai ceffé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois vifites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décifif fur mon dépofitaire, je fentis que j'avois manqué mon but & que vraifemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt : mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais fuccès venoit de mon mauvais choix; qu'il falloit être bien aveugle & bien

prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de ſa nation pour en manifeſter l'iniquité; à un homme âgé trop prudent, trop circonſpect pour s'échauffer pour la juſtice & pour la défenſe d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépoſitaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choiſir. C'eſt donc ma faute ſi j'ai mal réuſſi; mon ſuccès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle eſpérance, je me remis à tranſcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voiſin à Wootton paſſa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croyent voir, dans tout ce qui leur arrive, une expreſſe direction du ſort. Je me dis; voilà le dépoſitaire que la providence m'a choiſi; c'eſt elle qui me l'envoye, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au ſien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme, un étranger qu'il me falloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, ſans intérêt de

me nuire & sans passion contre moi? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jetté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix; je ne pouvois ignorer que depuis longtems nul ne m'approche qui ne soit expressément envoyé, & que me confier aux gens qui m'entourent c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidelle, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon espérance étoit donc vaine, toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, & je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confiant feroit de l'anéantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet.

Ce

Ce fut d'écrire une espece de billet circulaire adressé à la nation Françoise, d'en faire plusieurs copies & de les distribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disois-je, qu'avec des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soient de bonne foi: mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sûr de cela. . . . .

. . Je fis donc mon petit écrit en forme de billet & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution, j'éprouvai un obstacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le présentois. La suscription étoit, *A tout François aimant encore la justice & la vérité.* Je n'imaginois pas que sur cette adresse aucun l'osât refuser; presque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'a-

dresse, me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur qu'il ne s'adressoit pas à eux. Vous avez raison, leur disois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aye obtenue d'aucune bouche Françoise.

Econduit aussi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produisit que des réponses amphigouriques & normandes qui m'attestoient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès, qui devoit mettre le comble à mon désespoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort étoit sans ressources, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage de l'Emile que je me rappellai me



fit rentrer en moi-même, & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y substituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourront-ils altérer, changer, détériorer mon être? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode; Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards? S'ils abusent & trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore? Je n'y serai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoisonnent & tournent à mal tout ce que le desir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'est à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma cons-

science, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir sur eux & sur moi; mais quelle erreur peut excuser un systême aussi exécrable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zele impossible à qualifier; quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérat convaincu le même homme qu'on empêche avec tant de soins d'apprendre au moins de quoi on l'accuse? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut qu'ils aient des ames de fange; s'ils le trouvent aussi cruel qu'il l'est, les Phalaris, les Agatocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent; ce n'est pas de cela qu'il s'agit, & quand ils se tromperoient sur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes & méchans envers moi par erreur mais par volonté: ils le sont parce qu'ils veulent l'être, & ce n'est pas à leur raison qu'il faudroit

parler, c'est à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'augmenter; elle est un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement & presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, & de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel, qu'ils me connoissent & me rendent justice? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse & de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, saurai-je & m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barriere de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparoîtra pour jamais, & si je me souviens alors de l'existence du genre-humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-

à fait; détaché de tout ce qui tient à la terre & des insensés jugemens des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence & de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, & il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance & le triomphe de la vérité sans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terrestre & délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de colere, & même je n'y tâche plus; mais le calme qui succede à cette agitation passagere est un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'espérance éteinte étouffe bien le desir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les

hommes. Je suis dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils sont déterminés à rejetter toujours, mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet Ecrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent, feroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées, une seule parvienne entiere à sa destination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoissance que je croirai les moins injustes, les moins prévenus; ou qui, quoique liés avec mes persécuteurs, me paroîtront avoir néanmoins encore du ressort dans l'ame & pouvoir être quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, aussi cachés & faux qu'auparavant. C'est un parti pris universellement & sans retour, sur-tout par ceux qui m'approchent. Je sais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette derniere résolution, parce

qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera, l'expérience m'en avertit, mais il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en est assez pour m'imposer l'obligation de la tentative, sans en espérer aucun succès. Si je me contente de laisser cet Ecrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma derniere heure pour tout saisir & brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu, il se trouvoit un seul cœur d'homme, ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, si ce bonheur inespéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel essai. Je sais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénevole; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous

la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent & qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, & j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidelle. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage; qu'en le livrant à mes ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt, il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, & peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, & tirer de ce même dépôt un

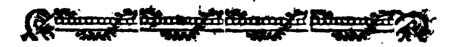
grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il sait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raisonnant bien m'être fidelle. Je dis plus; quand même le public persisteroit dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à desirer de savoir au moins ce que J. J. auroit pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant leur dise alors : vous voulez donc savoir ce qu'il auroit dit, & bien le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut en se faisant mon simple rapporteur, & restant au surplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jetter cependant un nouveau jour sur le caractere de l'homme jugé : car c'est toujours un trait de plus à son portrait de savoir comment un pareil homme osa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidelle, je suis déterminé à lui remettre, non-seulement cet Écrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains, & desquels on peut tirer un jour de grandes

lumieres sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des faits que nul autre que moi ne peut donner, & qui sont les seules clefs de beaucoup d'énigmes qui sans cela resteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne se trouve point, il est possible au moins que la mémoire de cette lecture restée dans l'esprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque sentiment de justice & de commisération, quand long-tems après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce souvenir peut produire en son ame quelque heureux effet que la passion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occasions de faire connoître cet Ecrit, si je les trouve, sans en attendre aucun succès. Si je trouve un dépositaire que j'en puisse raisonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en consolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, jusqu'à

ce qu'à ma mort, si ce n'est plutôt, mes persécuteurs s'en saisissent. Ce destin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que fassent les hommes, le Ciel à son tour fera son œuvre. J'en ignore le tems, les moyens, l'espece. Ce que je sais, c'est que l'arbitre suprême est puissant & juste, que mon ame est innocente, & que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux & tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au Ciel qu'ils en disposent, sans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive; c'est ma derniere résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.



COPIE

Du Billet circulaire dont il est parlé dans l'Ecrit précédent.



A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.

FRANÇOIS ! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne, & qui depuis quinze ans plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit, se sent charger à l'envi d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu ja-



mais en apprendre au moins la cause! C'est donc-là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me résigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace; mais ce que je veux & qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment & par qui j'ai été jugé!

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystere impénétrable? A quoi bon tant de machines, de ruses, de trahisons, de mensonges pour cacher au coupable ses crimes, qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Que si, pour des raisons qui me passent,

perſiſtant à m'ôter un droit (*) dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes, de dériſion, d'opprobres; ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs, mes raiſons, mes plaintes, ſans me permettre même de parler (†); j'éleverai au Ciel pour toute défenſe un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me

(*) Quel homme de bon ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un mortel de ſon état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de juge. Si tels ſont les préceptes d'équité de la philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices, au foible innocent & ſimple, honneur & gloire aux intrigans cruels & ruſés.

(†) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend ou d'un opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe & de juſtifier pleinement mes accuſateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais ſans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

venge & vous puniſſe, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur !) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant. Mais quand je n'y ferai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité ceſſant d'être attiſée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſpère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en ſe cachant de moi très-ſoigneuſement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous ſerez alors bien ſurpris ! &, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'oſe vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéreſſante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Meſſieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur; cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de ſecret & de ſoin, avant que d'ajouter foi à leur

dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi sur leur propre production.

FIN du quatrieme Volume des Mémoires.

TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans les deux Volumes des Dialogues, ou III. & IV. des *Mémoires.*

Fin de la Table.



